

400.0. gall. 202 ²² (147)



S. A. BADIGEON I^{ER},

VAUDEVILLE-BOUFFE EN DEUX ACTES.

PAR M. V. DE SAINT-HILAIRE,

AIRS NOUVEAUX DE M. ORAY.

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE DES FOLIES-DRAMATIQUES, LE 26 MAI 1850.

SUIVI DE

LA RONDE DES BADIGEONNEURS,

Paroles de M. V. de SAINT-HILAIRE, musique de M. ORAY.

PERSONNAGES.

- LE PRINCE.....
- BAROTO, badigeonneur.....
- LE MARQUIS TRINGOLINI.....
- ÉMILIA, sa nièce.....
- CARLINA, petite ouvrière.....
- LE COMTE MIRAFLORA, envoyé extraordinaire.....
- BEPPO, majordome du château.....
- NOBLES CAMPAGNARDS.
- DOMESTIQUES, PAGES ET GARDES.
- PAYSANS PAYSANNES.

ACTEURS.

- MM. ALEXIS DIDOT.
- LESCHE.
- HAUZY.
- M^{lles} MARIANI.
- DIMAN.
- MM. DOBLONGES,
- FRANCE.

Le scène se passe dans la principauté de Ferly, au château du marquis, en 1776.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon richement décoré, mais dans un vieux style. — A droite de l'acteur, une porte communiquant aux autres appartements ; à gauche, une porte semblable. — Au fond, porte principale donnant sur un salon d'attente. — A gauche de cette porte, une grande fenêtre ouvrant sur un balcon qui domine le jardin. — Une grosse corde à nœuds pend en dehors et tombe sur le balcon. — Vers le premier plan, à droite, une riche toilette chargée de tous ses ustensiles, flacons de senteurs, boîte à poudre, boîte à mouches, etc. En arrière de cette toilette un grand paravent, à moitié déployé ; près de la toilette, un fauteuil.

SCÈNE PREMIÈRE.*

LE MARQUIS, DOMESTIQUES, HUISSIER, PAGES, GARDES, FEMMES DE CHAMBRE.

(Au lever du rideau, le marquis a fini de donner les instructions à son monde. Deux gardes sont en faction à la porte à gauche.)

CHOEUR D'INTRODUCTION.

Air : Fragment du Barbier. — Oui, ce papier, etc., 1^{er} acte des Bijoux indiscrets.

ENSEMBLE.

LE MARQUIS.

Allons, marauds, qu'on redouble de zèle.
Afin de plaire à notre souverain.

Pour moi ce jour d'une faveur nouvelle
Apporte ici le présage certain.

LE CHOEUR.

Selon ses vœux, redoublons tous de zèle,
Afin de plaire à notre souverain.
Pour lui ce jour d'une faveur nouvelle
Apporte ici le présage certain.

SCÈNE II.

LES MÊMES, BEPPO.

(Beppo entre par la porte de gauche, qu'il referme avec précaution.)

LE MARQUIS. Eh bien ?

* Toutes les indications de gauche et de droite doivent s'entendre relativement à l'acteur faisant face au public. S'adresser pour la musique et les airs nouveaux à M. Oray, chef d'orchestre des Folies.

BEPPO. On n'entend pas le moindre bruit dans la chambre de Son Altesse.

LE MARQUIS. C'est que ce cher prince dort encore. Au fait, il devait avoir besoin de repos après la fatigue d'une pareille course !

BEPPO. J'ai même trouvé le silence si profond, monsieur le marquis, que j'ai craint un moment que votre anguste prisonnier ne se fût évadé.

LE MARQUIS. Evadé ! miséricorde !... Ah ! mais que je suis bête !

BEPPO. Oh ! monsieur le marquis...

LE MARQUIS. Non, je veux dire ; Que tu es bête !... Par où aurait-il pu sortir, en effet, puisqu'il y a des sentinelles sous ses fenêtres, et que cette porte, l'unique issue de son appartement, a été aussi gardée toute la nuit par ces braves soldats ?

BEPPO. C'est juste.

LE MARQUIS. Voyons, monsieur l'huissier de la chambre, car je t'ai nommé huissier de la chambre, recordons-nous un peu.

BEPPO. Je suis à vos ordres, monsieur le marquis.

LE MARQUIS. D'abord, les détails du petit lever, la toilette... A-t-on mis là les senteurs, la poudre, les mouches ?...

BEPPO. Oui, monsieur le marquis.

LE MARQUIS. Très-bien ! (*Indiquant le fauteuil et la chaise.*) Placez ici le riche habit de Son Altesse, sa veste, sa... enfin le reste. (*Les domestiques exécutent son ordre.*) Voilà ce que c'est... A propos, a-t-on prévenu la belle Emilia, ma noble nièce, que j'allais à lui parler ?

BEPPO. Oui, monsieur le marquis, et précisément la voici qui vient de ce côté.

SCÈNE III.

LES MÊMES, EMILIA.

LE MARQUIS. Eh ! arrive donc, chère mignonne. J'ai grand besoin de toi ! Voyons, es-tu jolie, ce matin ? Oui, pas mal... Et tes yeux ne sont pas battus ? Non... Tant mieux, car il me les faut aujourd'hui dans tout leur éclat !

EMILIA, souriant. Vraiment ! vous allez donc m'expliquer, mon oncle...

LE MARQUIS. Tout à l'heure, tout à l'heure. Laisse-moi d'abord donner mes dernières instructions à ces drôles. Beppo !

BEPPO. Monsieur le marquis ?

LE MARQUIS. N'oublie pas l'ordre et la marche, surtout. Nous disons donc : primo, le petit lever ; secundo, le chocolat ; tertio, le grand lever, la présentation de la noblesse et le baise-main ; quarto, la musique ; quinto,

la joute sur l'eau ; sexto, le dîner, et enfin, pour clore dignement la journée, le bal. J'espère qu'en voilà déjà une, dont les heures seront bien employées ! Nous chercherons autre chose pour demain, Maintenant, levez ces sentinelles qui ne sont plus nécessaires ici ; mais qu'on fasse toujours bonne garde au dehors.

EMILIA. Que signifie ?...

ENSEMBLE.

Air : *Allons voir ces prairies.* (Blanche et Blanchette.)

LE MARQUIS.

Allez, vite à l'ouvrage !
Du zèle et du courage,
Que l'on me fasse honneur !
Ah ! pour moi quelle gloire !
À peine j'y puis croire ;
Je renais au bonheur !

EMILIA.

Pauvre oncle ! je le gage,
Son esprit démeûge.
Oh ! oui, j'en ai bien peur !
Quelle est donc cette gloire ?
À quoi ne peut-il croire ?
D'où vient ce grand bonheur ?

LE CHŒUR.

Allons, vite à l'ouvrage !
Du zèle et du courage ;
Il faut lui faire honneur !
Ah ! pour lui quelle gloire !
À peine il y peut croire ;
Il renait au bonheur !

Tout le monde sort par le fond.

SCÈNE IV.

LE MARQUIS, EMILIA.

LE MARQUIS. Ah ! enfin nous voilà seuls. À présent, ma chère amie, dis-moi ce que tu désires. Je suis tout à toi.

EMILIA. Je désire savoir, mon oncle, pourquoi tous ces apprêts, tout ce mouvement dans votre château, d'ordinaire si paisible ?

LE MARQUIS. Comment, tu ignores ?... Ah ! c'est juste, c'était pendant ton sommeil... Et il était un peu tard, en effet, deux heures du matin !

EMILIA. Mais quoi donc ? qu'est-il arrivé ?

LE MARQUIS. Ce qui est arrivé ? tu ne t'en doutes pas... Tu n'as donc pas remarqué ces gardes, ces écuyers, cette maison toute royale que je viens d'improviser ?

EMILIA. Si fait : les garçons de ferme en habits galonnés, les garde-chasses en hallebardiers, et les fils de ma nourrice en pages... Pourquoi cette mascarade ?

LE MARQUIS. Ah ! tu appelles ça une mascarade... et de ta fenêtre tu n'as pas aperçu ces peintres suspendus dans les airs, pour égayer la physionomie de nos vieilles murailles ?...

ÉMILIA. Oui, j'ai vu que vous faisiez badigeonner toutes les antiques sculptures du château.

LE MARQUIS. Eh bien ?

ÉMILIA. Eh bien, j'ai trouvé cela du plus mauvais goût.

LE MARQUIS. Tu n'entends rien aux beaux-arts... Et les cuisines, y as-tu jeté un coup d'œil ?

ÉMILIA. Sans doute, et je voulais vous demander si vous prépariez ici une seconde représentation des noces de Gamache ?

LE MARQUIS. Comment, tu ne devines pas ? Apprenez donc, ma nièce... Chut !... un moment... (*Il va entr'ouvrir la porte de gauche et écoute.*) Rien encore... Au fait, il n'est que neuf heures, et il ne peut pas être jour avant dix chez une altesse.

ÉMILIA. Une altesse ?

LE MARQUIS. Voilà le secret. Oui, ma chère, ton heureux oncle, le marquis de Tringolini, ex-conseiller intime, ex-chambellan, ex-grand veneur, ex-directeur des fêtes et concerts ; et que sait-on, ex-futur ministre, peut-être... car je pouvais arriver à tout... après dix ans d'oubli, de disgrâce, vient de recevoir, de son illustre et gracieux souverain, la plus grande, la plus honorable, la plus mémorable, la plus incommensurable marque de confiance !

ÉMILIA. Expliquez-vous.

LE MARQUIS. Voici. Fort irrité contre son fils le prince héréditaire, pour quelques excapades de jeune homme, assez excentriques, il est vrai, s'étant voulu l'entlever à de mauvaises fréquentations, Son Altesse a décidé qu'il passerait un, deux, trois mois dans un château éloigné de la résidence, où on ne laisserait pénétrer aucun des dangereux conseillers qui l'entouraient. Or, ma chère amie, c'est sur mon noble manoir que notre auguste maître a daigné jeter les yeux ; c'est moi enfin qu'il a nommé gardien, premier gentilhomme, gouverneur, mentor, en un mot, de l'héritier de sa couronne archiducalc. Quel honneur !

ÉMILIA. Vous, mon oncle !... Mais le prince régnant n'a donc pas appris que depuis quel temps...

LE MARQUIS. Quoi ? qu'aurait-il appris ?

ÉMILIA. Oh ! je voulais dire seulement qu'à votre âge les fatigues d'une pareille surveillance...

LE MARQUIS. Ah ! à la bonne heure.

ÉMILIA, *d part*. Pauvre oncle, sa tête était déjà si faible ! voilà de quoi la lui faire perdre tout à fait.

LE MARQUIS. Phil-ll !

ÉMILIA. Rien. Dites-moi, mon oncle, est-il bien, notre jeune prince ?

LE MARQUIS. S'il est bien ? Mais ça va sans dire, ma chère amie : un prince est toujours bien... règle générale... Après ça, en particulier, je ne sais pas trop, parce que ne l'ayant pas vu depuis l'âge de dix ans, aujourd'hui qu'il en a vingt, il est peut-être un peu changé.

ÉMILIA. Peut-être ? Vous êtes bien prudent, mon oncle... Vous avez pu vous assurer du fait, cependant, en le recevant cette nuit, à son arrivée ; car nécessairement vous l'avez vu alors.

LE MARQUIS. Non.

ÉMILIA. Comment ?

LE MARQUIS. Ce n'est pas l'envie qui me manquait, je l'assure ; mais d'abord, il faisait très-sombre, le vent éteignait les bougies ; il était d'ailleurs enveloppé, eucapuchonné dans son manteau et de très-mauvaise humeur ; en sorte qu'il a passé brusquement dans sa chambre, sans nous montrer le bout de son nez et sans nous dire un seul mot.

ÉMILIA. Le fait est qu'il pourra bien vous en vouloir un peu du rôle que vous avez accepté.

LE MARQUIS. J'y ai songé, mais je saurai le calmer. Il est mon prisonnier, c'est vrai ; mais il y a prisonnier et prisonnier. Et celui-ci... Bref, il est évident que tout en obéissant au père, je ne dois pas trop me brouiller avec le fils ; car enfin, nous sommes tous mortels, et l'héritier d'aujourd'hui peut-être le régnant de demain. Donc, si mon château est momentanément changé pour lui en prison, ce sera du moins la prison la moins gênante, la plus agréable, la plus gaie qu'on puisse trouver ! Au fait, n'es-tu pas là pour m'aider à en faire les honneurs ?

ÉMILIA. Moi, mon oncle ?

LE MARQUIS. Oui, sans doute, toi. Tu es jeune, aimable, riche de talents et de beauté ! A toi le soin de charmer le captif. Il est jeune aussi, lui, fou des arts, très-galant, très-romanesque, et... en âge d'être marié... Eh ! eh ! qui sait ?

ÉMILIA. A quoi donc pensez-vous là, mon oncle ?

LE MARQUIS. A une chose toute naturelle, par Dieu ! Nous comptons déjà trois altesses officielles dans la famille, et je ne vois pas ce qui pourrait l'empêcher de prendre le numéro quatre.

ÉMILIA. Il paraît, mon oncle, que vous êtes en humeur de plaisanter ce matin.

LE MARQUIS. Mais du tout.

ÉMILIA. Vous savez bien, pourtant, que lors même que le prince daignerait m'accorder quelque attention, ce que je n'espère ni

ne désire, je suis liée par un engagement sérieux qui s'opposerait toujours à la réalisation de vos rêves de grandeur pour moi..

LE MARQUIS. Quel engagement ?

ÉMILIA. Avez-vous donc oublié que vous m'aviez permis d'aimer mon cousin Paolo, et qu'un serment a été échangé entre nous ? Or, un serment, c'est sacré n'est-ce pas ?

LE MARQUIS. Où diable as-tu pris ça ? Un serment... ça se prête, ma chère amie, mais ça ne se donne pas. Par conséquent, si ça se prête, ça peut se reprendre.

ÉMILIA. Oh ! mon oncle !

LE MARQUIS. D'ailleurs, nous n'en sommes pas encore là. Pour le moment, il ne s'agit que de plaire au prince ; et tu rendras bien ce service à ton petit oncle chéri. Voyons... D'abord, tu as pu entendre que j'avais songé à un concert... C'est à cause de toi... je suis sûr que ta voix lui tournera la tête.

ÉMILIA. Ma voix ? vous avez eu tort de compter sur elle, car je suis fort enrôlée, et je ne pourrais chanter une note aujourd'hui.

LE MARQUIS. Ta, ta ta, toutes les chanteuses disent comme ça... Essaie, au surplus, nous verrons bien.

ÉMILIA. Que j'essaie ?

LE MARQUIS. Oui, tiens, seulement, ce joli appel aux bergères des Alpes, que tu dis si bien !

ÉMILIA. Mais cela réveillera le prince.

LE MARQUIS. Non, non, il y a une grande pièce entre sa chambre et ce salon : il ne l'entendra pas, sois tranquille, et commence.

ÉMILIA. Quel enfantillage !

LE MARQUIS. Vous appelez enfantillage une affaire d'Etat ! Chantez, mademoiselle, je vous l'ordonne... (*Il se place au clavecin.*) Je vous permets seulement de tousser pendant la ritournelle, pour la forme.

ÉMILIA.

Air nouveau de M. V. de Saint-Hilaire, arrangé par M. Oray.

Voici le jour, allez, jeunes compagnes,
Au bord du lac conduisez vos troupeaux.
Entendez-vous ? L'écho de nos montagnes
Redit déjà le son des chalumeaux.

Tra, la, la, la !

LE MARQUIS. Qu'est-ce que tu disais donc que tu étais enrôlée ? tu n'as jamais mieux chanté de ta vie.

ENSEMBLE.

LE MARQUIS.

Ta voix si pure
Le charmera.
Tout me l'assure,
Il t'aimera !
Brava ! brava !
Bravissimo !

ÉMILIA.

Je vous le jure,
Ma voix déjà
Faible et peu sûre,
Me manquera.
De tout cela
Il s'ennuiera !

LE MARQUIS, *parlé*. Allons au second couplet.

ÉMILIA

Sur vos épaules le loup compte d'avance ;
Loin du châlet ne vous égarez pas.
Et gardez bien surtout votre innocence :
Un autre loup la guète aussi là-bas !
Tra, la, la, la !

LE MARQUIS. Viens, mon enfant, viens, que je t'embrasse !.. Et tu ne serais pas altérée avec un gosier comme celui-là ! Laisse-moi donc tranquille, on te ferait reine qu'il n'y aurait rien de trop.

ÉMILIA. Pourquoi vous moquer de moi ?

LE MARQUIS. Tu verras, tu verras. Ah ça, tu vas aller mettre une parure un peu moins simple que cette robe du matin, tandis que moi de mon côté j'irai veiller l'exécution de mes ordres. Nous avons encore près d'une heure à nous. (*On entend Baroto qui chante dans la coulisse.*)

BAROTO.

Air nouveau de M. Oray.

Chante, pendant l'ouvrage,
Joli badigeonneur,
Ça donne du courage,
Ça réjouit le cœur !
La joie au fond de l'âme
Vaut mieux que l'or ;
C'est un trésor !
Si l'on trahit la flamme,
Malgré tout, chante encor,
Oui, chante encor ! (*Bis.*)
La, la, la, la, la, la,
Oui, si ta belle
Est infidèle,
La, la, la, la, la, la,
Pour l'oublier chante encor,
Chante encor !

LE MARQUIS, *allant à la fenêtre*. Qu'est-ce que c'est ça ? Veux-tu bien te taire, braillard ! (*Baroto continue à chanter, pendant que le Marquis parle.*) Te tairas-tu, massacre ?... Viens, ma nièce, viens, car il me fait mal, il m'agace les nerfs !... Oh ! le butor !... Attends, attends ! je vais t'apprendre !... (*Il sort vivement, Emilia le suit en riant.*)

SCENE V.

BAROTO, *seul*.

(*Une grosse brasse tombe sur le balcon, à la fin de son couplet.*)

BAROTO, *toujours dans la coulisse*. Oh ! là !

là !... gare là-dessous !... ma brosse. (*On le voit suspendu à sa corde à nuuds ; il descend sur le balcon.*) Pardon, excuse, messieurs, mesdames... Tiens, il n'y a personne... (*Il entre dans l'appartement.*) Oh ! oh ! quel coup d'œil ici !... fameux ! c'est flamant !... Des fauteuils dorés... à ne pas oser s'y asseoir quoi ! (*Il s'assied.*) Oh ! comme on enfonce !... que c'est doux ! que c'est moelleux !... quel plaisir de s'étaler là-dedans ! (*Il se retourne et s'aperçoit qu'il a blanchi le dossier du fauteuil.*) Allons bon !... voilà que je badigonne les fauteuils à présent ! (*Il essuye avec sa manche.*) Tout de même on n'est pas si douillettement sur ma petite sellette de bois... Faut y retourner pourtant... Ah ! bah ! je n'ai plus le cœur à la besogne... Je ne l'ai plus à rien !... Carlina ! Carlina !... m'avoir trahi ainsi !... se faire enlever ! Et par qui, je vous le demande ?... Oh ! la traltesse, si elle savait ce que je souffre !... Elle en rirait peut-être la sans-cœur... tandis que moi, je suis tout près d'en pleurer comme une bête !... Allons donc ! c'est par trop gnole !

Même air que ci-dessus.

R'prends ta dignité d'homme,
Pauvre badigeonneur !

Toi, que partout on r'nomme
Pour ta joyeuse humeur,
Vas-tu gémir sans cesse,

Comme un pastour,

Un troubadour,

Raconter ta tristesse

Aux échos d'alentour,

Le long du jour ? (*Dis.*)

La, la, la, la, la, la,

Va, si ta belle

Est infidèle,

La, la, la, la, la,

Change d'amour,

A ton tour, à ton tour,

Eh oui, change à ton tour d'amour !

V'la qu'est dit, j' n'y pense plus... le plus souvent que j'y penserais !... (*Il ramasse sa brosse.*) Ah ! si seulement c'était pour qui elle m'a planté là était de ma condition, un pur et simple badigeonneur, quel mauvais quart d'heure il passerait !... Mais non, non, c'est du noble, du hupé qu'il lui a fallu... oui, ce sont les dures, les beaux habits qui lui ont donné dans l'œil... car enfin, si ce n'était que le physique, il me semble que sans vanité... Tiens, qu'est-ce que je vois là ?... En parlant d'habit, j'espère qu'en v'la un qui qui brille !... C'est ça qu'il m'aurait fallu pour garder ses affections... Le fait est que ça vous repare joliment un homme ! Dieu ! comme ça m'irait !... moi, surtout qui ai la jambe si bien faite... Je gage qu'avec ça j'aurais l'air d'un prince, pour le moins... Son

altesse Baroto !... Quel plaisir à se donner, rien que pour cinq minutes !... Si j'étais sûr qu'il n'y vint personne... On n'entend pas l'plus léger bruit... tout le monde dort encore ici... Et puis, l'affaire d'un instant... oh ! ma foi, tant pis ! risquons-nous. (*Il referme sur lui les feuilles du paravent.*)

SCENE VI.

BAROTO, LE PRINCE.

(*Le Prince entre par la porte de gauche, en robe de chambre.*)

LE PRINCE. Décidément, me voilà prisonnier. De ma fenêtre, j'ai vu partout des factionnaires... Pas moyen de m'échapper. Mon père a pris au sérieux mes espérances. La dernière sera venue à ses oreilles... un enlèvement !... C'est un peu fort en effet, et je serais le premier à m'en repentir, si seulement j'avais eu le temps d'en profiter. (*Pensant que le Prince parle, Baroto met successivement sa jaquette, son gilet et sa culotte sur le haut du paravent.*)

BAROTO. Oh ! là !... Si on me surprenait à présent, ça serait gentil !

LE PRINCE, à la fenêtre du fond. Cette pauvre petite Carlina, que va-t-elle penser de mon absence ?... (*Redescendant.*) Oh ! à tout prix, je veux la revoir aujourd'hui même ! Je trouverai bien quelque rose pour mettre en dépit le ridicule geôlier qu'on m'a donné.

BAROTO, derrière le paravent. Là !... voilà l'indispensable remis.

LE PRINCE, à lui-même. Hein ?... qui est donc là ?

BAROTO. Diable de culotte !... Elle est un peu étroite... C'est qu'aussi j'ai de si belles formes !... Aye ! ça craque !... ah ! ce n'est rien... à cet endroit là, ça ne se verra pas... décidément, elle est très juste... mais aussi comme ça fait valoir mes avantages !

LE PRINCE. Quel est l'original ?

BAROTO. A l'habit maintenant, parfait aussi !... Vraiment, si ce n'est les entournoires, on le croirait fait pour moi.

LE PRINCE. Je suis curieux de voir....

BAROTO. Ah ! si la traltesse était là !... Elle serait dans l'extase... oui, mamz'lle, oui, j'en vauds bien un autre... j' vauds mieux qu'un autre... cent fois mieux qu'un autre !

LE PRINCE. A qui en a-t-il donc ?

BAROTO, ouvrant le paravent. C'est à dire qu'il n'y a peut être dans toute l'Italie un seigneur aussi bien troussé que moi !... (*Se mirant et se tournant devant la glace.*) Comme ça me prend !... Mais voyez donc cette jambe !... c'est moulé !... Et puis cette

tourneurel... Ah! et des essences donc... diable! n'oublions pas ça : un homme de ma sorte, il faut que ça se sente venir d'une liene. (*Il prend un flacon et s'en asperge des pieds à la tête.*) Là... je crois qu'en voilà assez. (*Prenant la boîte à mouches.*) Tiens, des mouches... si j'en mettais... c'est que c'est un peu femme ça... Ah! bah! une seule... Au fait, un prince, et je suis au moins ça, un prince doit avoir le droit de prendre la mouche... prenons-la... ça me donne un petit air agaçant.

LE PRINCE, *riant à part.* Cet homme est fou.

BAROTO, *se promenant en se dandinant.*
Ça y est... brave! Des grâces maintenant... La tête haute, l'air insolent, pour qu'on ne doute pas de ma noblesse... et du plus loin qu'on me verra, on saluera bien bas mon Excellence... qu'est-ce que je dis mon Excellence? Mon altesse! Et encore il n'y en a pas beaucoup d'Altesse dans mon genre!

LE PRINCE. C'est vrai.

BAROTO. Je voudrais qu'il y eût là quelqu'un... non, mais s'entend quelqu'un qui s'y connaisse, pour me dire franchement l'effet que je lui fais.

LE PRINCE, *haut et en riant.* Un très plaisant, ma foi.

BAROTO, *Hein? miséricorde!* (*Tombant à genoux.*) Grâce, monseigneur... le baron... le comte... le marquis... le duc, je ne sais pas au juste... Mais c'est égal, pardonnez-moi... une idée, une foucade qui m'a pris... une bêtise quoi!... Mais je ne suis pas un voleur, fci d'honnête homme!

LE PRINCE. Assez, assez, relève-toi.

BAROTO. Oui, c'est vrai, ça abîme votre culotte... (*S'essuyant.*) Car sans doute, c'est la vôtre.

LE PRINCE. Je crois que oui.

BAROTO. Et l'habit aussi... je vais le quitter tout de suite.

LE PRINCE, *le retenant.* Un mot, avant.

BAROTO. Soyez sûr que je ne l'ai pas endommagé du tout... sauf aux entournures, que j'ai un peu élargies... mais ça vous sera plus commode pour y rentrer.

LE PRINCE. C'est bien, c'est bien.

BAROTO. Vous trouvez? Alors je suis fâché de ne pas les avoir élargies davantage; mais vrai, je n'ai pas eu le temps.

LE PRINCE, *le retenant encore.* Reste donc là, et réponds.

BAROTO. Oui, excellence.

LE PRINCE. Excellence... Mais il me semble que tout à l'heure tu trouvais mon habit assez beau pour te donner de l'Altesse.

BAROTO. Altesse!.. Il serait Dieu permis!.. Altesse!.. Ah! oui, le prince Henri, arrivé de ce nuit. (*A part.*) Où diable me suis-je fourré? (*Il veut encore ôter l'habit.*)

LE PRINCE. Demure donc, encore une fois. — Qui es-tu, voyons?

BAROTO. Oh! bien peu de chose, Altesse, presque rien... un pauvre badigeonneur contrarié dans ses affections, et qui à un moment perdu la tête... mais qui du reste...

LE PRINCE. Te connaît-on ici?

BAROTO. Pas du tout, voilà le malheur!.. J'y suis arrivé ce matin, pour la première fois, à la seule fin de blanchir les murailles, en l'honneur de vot' présence... ce qui fait que personne de la maison ne pourra me servir de répondant.

LE PRINCE. Tant mieux.

BAROTO. Comment?

LE PRINCE. Pourrais-tu sortir librement du château?

BAROTO. Comme ça?

LE PRINCE. Eh! non, imbécile, avec ton costume ordinaire.

BAROTO. Sans doute, si Votre Altesse est assez bonne pour ne pas me faire arrêter.

LE PRINCE. Il suffit. (*Il va prendre les vêtements que Baroto vient de quitter.*)

BAROTO. Tiens, qu'est-ce qu'il va donc faire?

LE PRINCE. Viens m'aider.

BAROTO. Eh! quoi! monseigneur voudrait?

LE PRINCE. Pourquoi pas? puisque tu m'as emprunté mes habits, tu peux bien me prêter les tiens j'espère?

BAROTO. Quant à ça, bien à vot' service, s'ils en étaient capables... mais Votre Altesse se moque de moi.

LE PRINCE. Pas le moins du monde, je parle très-sérieusement au contraire, en ce moment, vois-tu, le prince est prisonnier ici, le badigeonneur ne l'est pas... or donc, avec ta permission, je serai badigeonneur, et toi prince, provisoirement.

BAROTO. Moi, prince?

LE PRINCE. Oui, j'abdique en ta faveur... (*S'essuyant pour mettre les guêtres.*) Voyons, aide-moi.

BAROTO, *l'aidant.* Ah! par exemple, en voilà une sévère!

LE PRINCE. Eh! mon Dieu! tout cela n'est pas aussi extraordinaire que tu le crois, mon pauvre garçon; l'histoire nous le prouve. Et si d'autres ont fait des rois avec des pâtisseries, des maîtres d'école, des... que sais-je! je puis bien me passer la fantaisie de faire un prince à la détrempe... Tu seras son altesse Badigeon premier.

BAROTO. Comment ? il faut que je prenne ce nom-là ?

LE PRINCE. Pas aujourd'hui, mais plus tard, quand tu abdiqueras à ton tour... et comme souvenir de tes grandeurs passées.

BAROTO, l'aidant à boutonner les gêtres. C'est très-genti tout ça ; mais par malheur c'est impossible, car enfin, j'ai votre habit, c'est à merveille ; mais votre figure...

LE PRINCE. Sois tranquille, je suis pour tous les gens de la maison aussi inconnu que toi-même ; personne de la cour ne m'a suivi ici ; ainsi donc, pas d'obstacles.

BAROTO. Mais...

LE PRINCE, se levant. Allons, je le veux ! ce n'est qu'à cette condition que je te pardonnerai l'audacieux emprunt que tu m'as fait ; choisis donc, cent coups de bâton, ou l'intérim d'Altesse.

BAROTO. Je choisis l'intérim, monseigneur, parce que je vous respecte trop pour vouloir être rossé... sous vos habits. Mais pourtant, si je dis des bêtises !...

LE PRINCE. Est-ce qu'un prince en dis jamais ?

BAROTO. Ah ! ils n'en disent pas ? C'est justement ça qui me gênera.

LE PRINCE. Mais non, tu ne me comprends pas ; je veux dire que du moment qu'on te croira prince, tout ce que tu diras sera trouvé spirituel. Au surplus, tu auras encore la ressource de te taire... on prendra ça pour de la profondeur. Les princes qui ne parlent pas passent toujours pour très-profonds !

BAROTO. C'est commode... Une deuxième observation pourtant... si on me fait des questions embarrassantes ?

LE PRINCE. Tu ne répondras pas.

BAROTO. Mais si on insiste ?

LE PRINCE. Si on se permet d'insister, tu n'aura que ce geste à faire... *(Il fait le geste de sortir.)*

BAROTO, répétant le geste. Rien que ça ?

LE PRINCE. Oui, et les indiscrets se retireront à l'instant.

BAROTO. Allons, je vois que l'état d'Altesse est moins difficile que je ne croyais ; je m'y ferai. *(Il marche de nouveau en se dandinant.)* C'est bien, mes chers... bonjour drôle... allez laquins... *(Il fait le geste.)* Est-ce bien ? me trouvez-vous assez impertinent pour qu'on s'y trompe ?

LE PRINCE. Oui, pas mal... un peu d'exagération, mais à la campagne, on n'y regardera pas de trop près... Je suis sûr qu'ils diront tous que tu as beaucoup de dignité.

BAROTO. Mais dam !... Ainsi v'là ma part faite : de l'esprit, de la profondeur et de la

dignité... et tout ça grâce à mon... non, à votre habit... En v'là une chance !

LE PRINCE. Ah ça, et moi comment me trouves-tu ? *(Il imite la marche d'un ouvrier.)*

BAROTO. Pas mal non plus... Seulement le balancement pas assez chic... Tenez voyez. *(Il prend sa grande brosse et l'appuyant sur son épaule, il donne une leçon de démarche au prince.)*

LE PRINCE. J'y suis ; c'est la brosse qui me manquait... donne. *(Il prend la brosse.)* Est-ce mieux comme cela ?

BAROTO. Bravo ! mais il faut chanter en marchant... les peintres chantent toujours.

LE PRINCE. Chanté quoi ?

BAROTO. La première chose venue... Tenez, la ronde du joli badigeonneur, par exemple :

Chante pendant l'ouvrage,
Gentil badigeonneur !
Ça donne du courage,
Ça rejouit le cœur ! *(Bis.)*

LE PRINCE. Justement je la sais.

BAROTO. Ah ! bah !

LE PRINCE. Oui, je l'ai entendu chanter par une petite...

BAROTO. Une petite ?

LE PRINCE. Non, je veux dire un petit ouvrier comme toi :

Chante pendant l'ouvrage,
Gentil badigeonneur.

Voilà tout ce qu'il me faut.... Au revoir, monseigneur.

BAROTO. Bonjour, maraud, bonjour.

LE PRINCE. Ah ! un instant.

BAROTO. Quoi ? qu'est-ce, mon cher ?

LE PRINCE. Fouille donc dans ta poche gauche. *(Baroto veut fouiller dans la veste que porte le prince.)* Eh ! bien, que fais-tu ?

BAROTO. Vous me dites de fouiller dans ma poche.

LE PRINCE. Eh non, imbécile, dans celle de mon habit.

BAROTO. Ah ! bon, dans la vôtre.

LE PRINCE. Il doit y avoir une bonnse.

BAROTO. Oui, et un peu lourde même.

LE PRINCE. Donne.

BAROTO. Vous la reprenez donc ?

LE PRINCE. Si tu veux bien le permettre.

BAROTO. Au fait, dans la mienne il n'y a que juste pour une soupe et un pot de vin... C'est égal, si vous aviez besoin de monnaie, ne vous gênez pas.

LE PRINCE. Merci.

Air : O Dieu des sibustiers.
ENSEMBLE.
BAROTO.

Le cort, en vérité,

En ce jour me caresse :
En véritable altesse,
Je vais être fêté !
Et pourtant c' rêve de grandeur
N' chass' pas la tristess' de mon cœur !
Ah ! sans r'gret j' donnerais tout ça,
Pour retrouver ma Carlina !

LE PRINCE.

Le sort, en vérité,
Sert ici ma tendresse.
Je troque mon altesse
Contre la liberté.
Sous ces habits, au moins mon cœur
Peut rêver encore au bonheur !
Richesse, honneurs, que vaut cela,
Près d'un regard de Carlina !

LE PRINCE, *gaiement sur la ritournelle.*
Adieu.

BAROTO, *avec un soupir.* Adieu.

LE PRINCE, *à la porte du fond.* Malédiction ! cette porte est fermée en dehors.

LE MARQUIS, *dans la coulisse.* Qu'on tienne prêt le chocolat de Son Altesse !

LE PRINCE. Quelqu'un ! à ton rôle. *(Il se cache derrière le rideau de la croisée.)*

BAROTO. Bon ! v'là la peur qui me prend ! *(Il s'assied et avance un peu le paravant. Le Marquis paraît, referme la porte avec précaution derrière lui, et se dirige sur la pointe des pieds vers celle de gauche. Baroto s'évente avec son mouchoir, pour se donner une contenance.)*

SCÈNE VII.

BAROTO, LE PRINCE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, *se penchant en dehors de la porte de gauche.* Il dort encore... je l'entends ronfler... comme il ronfle avec grâce !... Ces princes ne font rien comme les autres.

BAROTO. Ah ! par exemple !..

LE MARQUIS, *se retournant.* Eh ! que vois-je ?.. Son Altesse levée, habillée !... Quoi ! monseigneur, vous avez daigné vous-même, de vos propres mains ?..

BAROTO. Mais dam !.. est-ce qu'il ne fallait pas ?.. est-ce que j'ai eu tort ?

LE MARQUIS. Tort ! Votre Altesse avoir tort !.. c'est impossible.

BAROTO, *à part.* C'est vrai, je n'y pensais plus. Il va déjà bien celui-là !

LE MARQUIS. Mais puisque monsieur était ici, qui donc se permettait par-là...

BAROTO. De ronfler... avec grâce ?.. je crois que c'est un chat, mon cher, un chat en bonne fortune et que vous avez pris pour moi.

LE MARQUIS. Ah ! je ne pardonnerai jamais cette irrévérence !

BAROTO. J'vous la pardonne, moi, soyez tranquille. *(A part.)* Quelle touche ! *(Pendant ce dialogue, le prince est sorti avec précaution de derrière le rideau, et il essaye d'ouvrir la porte du fond. Au bruit qu'il fait le Marquis se retourne.)*

LE MARQUIS. Qu'est-ce donc ?... Ah ! voilà qui est un peu fort !

BAROTO. Quoi ?

LE MARQUIS. Un drôle, un misérable badigeonneur, que je vais faire rouer de coups.

BAROTO, *se levant.* Heïn ? plait-il ? doucement ! *(A part.)* Que je suis bête !.. c'est l'autre.

LE MARQUIS, *prenant le Prince par le collet.* Insolent ! qui t'a donné l'audace de pénétrer dans l'appartement de Son Altesse ? réponds.

LE PRINCE. C'est que...

BAROTO. Le fait est que c'est un peu leste. *(Le Prince lui fait un signe de menace.)* Après ça, vous me direz, le pauvre diable avait peut-être ses raisons.

LE MARQUIS. Y en a-t-il jamais pour manquer de respect à son prince.

BAROTO. Oh ! quant à ça, d'accord. *(Au Prince.)* Tu m'as donc manqué de respect, toi ?

LE PRINCE. Monseigneur... *(Bas.)* Dépêche-toi de me faire sortir, ou sinon !

LE MARQUIS. Dieu me pardonne, il vous parle bas !

BAROTO. Du tout... Je voudrais bien voir ! *(Au Prince.)* Allons, c'est bon ; sortez, faquin, sortez. *(Le Prince se dispose à sortir par la porte du fond.)*

LE MARQUIS. Eh bien !.. où vas-tu, butor ?

LE PRINCE. On me dit de sortir...

LE MARQUIS. Par là ?.. pour abîmer tous les parquets, n'est-ce pas ? Veux-tu bien t'en aller par où tu es venu !.. Allons, allons, à ta corde, méchant barbouilleur !

BAROTO *à part.* Oh ! c'pauvre prince, il va s'casser l'cou, bien sûr.

LE MARQUIS. Eh bien, qu'attends-tu ?

LE PRINCE. Dam ! j'attends...

BAROTO, *riant.* Oh ! là ! là !.. j'étouffe !

LE MARQUIS, *poussant le Prince.* Ah ça ! finiras-tu, voyons ?

BAROTO. Ah ! ah ! ah !

LE PRINCE *revenant.* Eh bien, non, au fait, quand Son Altesse est là, on n'a d'ordre à recevoir que d'elle ; et si elle veut que je sorte par la porte... N'est-ce pas, monseigneur ?

BAROTO *à part.* Tiens, c'est pas trop maladroit, ça. *(Haut.)* Il a raison, c'est moi que cela

regarde, et j'avoue qu'un chemin ou l'autre, ça m'est absolument inférieur... Choisis donc, mon garçon, choisis celui qui l'ira le mieux.

LE PRINCE. Merci, monseigneur. (*Bas.*) Bonne chance, Badigeon premier! (*Il remonte la scène en chantant.*)

LE MARQUIS. Hein?

LE PRINCE.

Chante pendant l'ouvrage,
Joli badigeonneur! (*Il sort.*)
Ça donne du courage,
Ça réjouit le cœur! (*bis.*)

LE MARQUIS, remontant après lui. Allons, bon! le voilà qui recommence à brailler, comme tantôt!... Veux-tu te taire, animal? Ces drôles sont d'une insolence!

SCÈNE VIII.

LE MARQUIS, BAROTO.

BAROTO, à part. Du d'aale, si je sais ce que je vais lui dire à celui-là... Rasseyons-nous toujours, ça me donnera de l'aplomb.

LE MARQUIS, revenant. Votre Altesse est mille fois trop bonne!

BAROTO. Vous trouvez... Que voulez-vous, mon cher, je suis comme ça... C'est à prendre ou à laisser... Mettez donc votre chapeau.

LE MARQUIS. En votre présence... Le ciel me préserve!...

BAROTO. A votre aise... Ah ça! mon bon ami, qu'est-ce que vous êtes, vous, ici?... mon valet de chambre?

LE MARQUIS. Moi, valet de chambre!

BAROTO. C'est que... comme vous aviez l'air fâché de ce que je m'étais habillé tout seul, je croyais naturellement... mais ça ne fait rien... mettez donc vot' chapeau.

LE MARQUIS. Monseigneur...

BAROTO. Eh bien! non, là... ne le mettez pas... ce n'est pas ça que je voulais dire... Au fait, qu'est-ce que vous êtes, voyons? Car il faut que ça finisse.

LE MARQUIS, à part. Qu'est-ce qui lui prend donc? (*Haut.*) J'ai l'honneur d'être, monseigneur, votre très-humble...

BAROTO. Serviteur, connu.

LE MARQUIS. Le marquis de Tringolini, maître de ce domaine.

BAROTO. Tringolini, joli nom, nom fort agréable... et qui vous va très-bien... Mettez donc...

LE MARQUIS. Si monseigneur l'exige absolument...

BAROTO. Quoi?

LE MARQUIS. Que je mette...

BAROTO. Eh! non, mon cher, je dis ça comme autre chose... Faites comme chez

vous, voilà tout. — Qu'est-ce qui nous arrive là? (*Entrée de plusieurs domestiques. Un d'eux porte un riche plateau, qu'il place sur un guéridon, à droite. Les autres enlèvent la toilette et le paravent.*)

LE MARQUIS. C'est le déjeuner de Votre Altesse... mais peut-être est-il trop tôt?

BAROTO, se levant. Du tout. J'ai une faim d'enragé, au contraire. (*Allant au guéridon.*) Vous allez voir comme je mastique.

LE MARQUIS, à part. Mastique!

BAROTO au domestique. Tu peux reprendre l'eau, mon garçon. Je n'en use pas... j'ai l'estomac trop faible. (*Au Marquis.*) Vous, mon cher, Trin...

LE MARQUIS. Golini.

BAROTO. Golini... Asseyez-vous là, près de moi.

LE MARQUIS. M'asseoir devant Votre Altesse!

BAROTO. Pourquoi pas?... Ah ça, on ne peut donc rien faire de ce qui est commode devant mon Altesse? Ah! mais un instant, je n'entends pas ça. Je suis une Altesse à part, moi, voyez-vous, une Altesse toute ronde, sans façon... et je ne veux gêner personne... (*Aux domestiques.*) Entendez-vous là-bas? Ce que je dis pour les uns, je le dis pour les autres. (*Les domestiques s'inclinent et sortent.*)

LE MARQUIS. Quelle touchante bonté!

BAROTO, le poussant dans un fauteuil qu'un domestique a approché. Ainsi, voilà qui est convenu, papa... mettez-vous là, et contez-moi quelque chose de gai, pendant que je croquerai vos flûtes.

LE MARQUIS, à part. C'est singulier, ce ton, ces manières... suite de ses mauvaises fréquentations... Quel dommage!

BAROTO, la bouche pleine. Allez, allez, j'aisez... j'écoute.

LE MARQUIS. Croyez, monseigneur, que je ne négligerai rien pour adoucir les ennuis de votre captivité! Pour commencer, j'avais préparé ce matin même une petite fête.

BAROTO. Une fête! bravo marquis!

LE MARQUIS. Une joute sur l'eau, dans le grand bassin du parc.

BAROTO. Ah! vous avez un bassin?

LE MARQUIS. Superbe, monseigneur.

BAROTO. Et il y a de l'eau dedans?

LE MARQUIS. C'est à-dire, on en met dans ce moment-ci. — En attendant, si monseigneur daigne examiner ma galerie... on le dit très-bon connaisseur en peinture.

BAROTO. La peinture, je crois bien! c'est mon fort la peinture... la peinture en grand... en très-grand...

LE MARQUIS. Oui, sur une grande échelle. Je conçus, un prince veut de la grandeur en tout. — On dit aussi que Votre Altesse est fort bonne musicienne.

BAROTO, *avec futilité*. Oui, c'est vrai, je chante un peu... tout ça tient à l'état, voyez-vous.

LE MARQUIS. Sans doute; qui encouragerait les arts, si un prince ne les aimait pas? En conséquence, j'ai organisé un petit concert, qui fera passer le temps jusqu'au dîner.

BAROTO. Ah! oui, le dîner... A propos de plaisir, je tiens beaucoup à celui-là... car votre chocolat, c'est très-bon, mais ça creuse en diable! (*Il se lève.*) Je suis sûr qu'avant cinq minutes, il sera dans mes guêtres.

LE MARQUIS. Dans vos guêtres?

BAROTO, *s'essuyant la bouche*. Eh! non... dans mes talons... ça se dit... (*Jetant la serviette sur la table*). Là, voilà ce que c'est... (*A part*). En vérité, j'suis content d'moi: ju-qu'à présent, ça ne va pas trop mal... Il est vrai que ce brave marquis est passablement stupide; ça m'aide beaucoup.

LE MARQUIS. Monseigneur me fait l'honneur de me dire?...

BAROTO. Je dis, mon cher, que je suis enchanté d'avoir affaire à vous... que vous m'allez on ne peut mieux... Non, c'est vrai, à un prince comme moi, il faut des marquis comme vous. (*Il lui donne une tape sur le ventre.*)

LE MARQUIS. Monseigneur me comble!

BAROTO. Mais non, je vous rends justice.

LE MARQUIS. Qu'est-ce?.. Que veut-on?

SCÈNE IX.

LES MÊMES, BEPPO.

BEPPO. Je venais annoncer à monsieur le marquis, que toute la noblesse du voisinage est arrivée, et demande si Son Altesse daignera la recevoir.

BAROTO. Certainement, je daignerai... Le marquis sait bien que je daigne toujours.

LE MARQUIS. Monseigneur daigne, va.

BEPPO. La noblesse demande aussi si elle sera admise à l'honneur du baise-main?

LE MARQUIS. Sans doute. Monseigneur ne peut lui refuser cela.

BAROTO. Comment! C'est donc ma main qu'on va baiser?

LE MARQUIS. La dextre, oui, monseigneur. Son Altesse n'ignore pas que c'est le privilège des nobles castes.

BAROTO. Certainement, je ne l'ignore pas; mais... c'est égal, c'est égal, c'est un drôle de privilège! (*A part.*) Avec ça que j'ai oublié de... Je suis sûr qu'elles sentent la colle... Ah! bah! puisque j'suis prince, ils

prendront ça pour un goût de fleur d'orange. (*Haut.*) Faites entrer.

SCÈNE X.

LES MÊMES, LA NOBLESSE, LA MAISON DU MARQUIS. (*Plusieurs couples, vieux et ridenti les, entrent successivement, saluent gravement Baroto, et se rangent en cercle vis-à-vis de lui. Toute la maison se range dans le fond, à gauche. Les laquais disposent le clavier. Des sièges sont placés, à droite, pour le Prince et le Marquis.*)

CHŒUR D'ENTRÉE.

Air: Depuis longtemps je me suis aperçu.

Quel heureux jour! et pour nous quel honneur

D'être reçus ici par Monseigneur!

Ah! notre cœur, toujours reconnaissant,

Conservera le souvenir charmant

D'un aussi beau, d'un aussi doux moment!

(*A mesure qu'un couple défile, Baroto fait la grimace et pousse une exclamation de surprise.*)

BAROTO, *après le défilé*. Marquis!

LE MARQUIS, *s'approchant avec empressement*. Monseigneur?

BAROTO, *bas*. Oh! diable avez-vous pêché toute cette anticaille?

LE MARQUIS. C'est la fleur de la noblesse du canton, monseigneur.

BAROTO. La fleur, ça?.. Elle est un peu avancée votre fleur...

LE MARQUIS. Vous la trouvez trop avancée... (*Il fait signe de reculer un peu.*)

BAROTO. Mais non, ce n'est pas cela que je veux dire... Est-ce que vous n'avez pas quelques rejetons un peu plus... ou plutôt un peu moins... des rejetons enfin?

LE MARQUIS. Monseigneur, c'est que...

BAROTO. Quoi?

LE MARQUIS. Le prince, votre auguste père, a ordonné de ne vous entourer que de personnes graves et mûres.

BAROTO. Eh bien, il est gentil mon auguste père! Décidément faites-les reculer, tenez... ça me donne le frisson de voir vos fleurs de si près.

LE MARQUIS. Mais le baise-main, monseigneur...

BAROTO. Ah! ouiche! le baise-main! parlons-en, avec des fleurs comme ça en perspective! Ça ne presse pas, marquis, ça ne presse pas... Après le concert nous verrons. (*Il va s'asseoir de mauvais humeur.*)

LE MARQUIS. Oui, monseigneur.

BEPPO, *bas au Marquis*. Le prince ne parait pas très-content de la noblesse.

LE MARQUIS, *de même*. Non, il aurait mieux aimé les rejetons... mais j'avais mes raisons pour ne pas lui en montrer... Je

veux que ma nièce seule brille ici aujourd'hui... Tu comprends ?

BEPPU. Oui, monsieur le marquis.

LE MARQUIS. Mais elle tarde bien. (*On voit paraître dans le fond deux ouvriers badigeonneurs, en costume de travail; ils apportent un gros bouquet.*)

LE MARQUIS. Que signifie ?..

BEPPU. Ce sont les ouvriers badigeonneurs.

BAROTO, dressant l'oreille. Hein ?

BEPPU. Qui ont terminé leur travail, et qui apportent un bouquet, en demandant si monseigneur daignera l'arroser.

LE MARQUIS. Quelle audace !

BAROTO. Comment, quelle audace ? Mais c'est leur droit, marquis, et je daigne... plus que jamais. On doit toujours arroser les bouquets, ceux d-s badigeonneurs surtout. Donnez-leur donc. (*A part.*) Ils me garderont ma part, j'en bien suis sûr. (*Haut.*) Donnez leur vingt ducats sur ma cassette.

LE MARQUIS. Vingt ducats !

BAROTO. Vous trouvez que ce n'est pas ass-z ?

LE MARQUIS. Si fait, si fait, mais...

BAROTO. Ne m'av-z-vous pas dit vous-même que le premier devoir d'un prince était d'encourager les arts ?

LE MARQUIS. Les arts, à la bonne heure, mais le badigeon...

BAROTO. N'en dites pas d'inal devant moi, s'il vous plaît; il a bien son mérite... en politique surtout.

LE MARQUIS. En politique ?

BAROTO. Évidemment : n'est-ce pas ce qu'il y a de mieux... pour changer vite de couleur ? Par le temps qui court, marquis, le badigeonneur devient bien souvent peintre d'histoire.

LE MARQUIS. Je ne comprends pas...

BAROTO. Oh ! que si, et vous avez vos raisons pour ça. — Ainsi donc plus de réflexions saugrenues, obéissez.

LE MARQUIS. Oui, monseigneur. (*Il va dans le fond exécuter l'ordre de Baroto.*)

BAROTO, à part. Ça ne ruina pas le vrai prince, et franchement, pour le service que je lui rends, il nous doit bien ça. (*On entend au dehors du tumulte et des cris.*) Quel est ce bruit ?

BEPPU, qui s'est approché de la fenêtre. Ce n'est rien, monseigneur... Les menants du pays qui venaient importuner Votre Altesse... mais l'entendent les chasse.

BAROTO. Comment ? Il les chasse ! et sans leur donner de quoi s'acheter du pain !... Marquis !

LE MARQUIS, revenant. Monseigneur ?

BAROTO. Vous allez bien vite mettre votre intendant à la porte, et faire distiller cent ducats aux pauvres qu'il voulait chasser... et toujours sur ma cassette, entendez-vous ?

LE MARQUIS. Mais, monseigneur...

BAROTO. Est-ce que vous trouvez que j'ai tort, par hasard ? Vous disiez pourtant ce matin que c'était impossible.

LE MARQUIS. Et je le dis encore, monseigneur, je le dirai toujours ; mais une pareille somme...

BAROTO. Assez !

AIR: En vous quittant, j'ose compter, madame. (*2 anges.*)

Pour le plaisir quand ici tout s'apprête,
Vous voudriez qu'un prince qu'a que'chos' là,
Puisse s'amuser, s'il sait qu' pendant la fête,
De faim peut-être un malheureux mourra.
Sérchez d'abord les pleurs de la mère:
Autour de lui qu'il n'entend pas gémir;
Et l' prince alors, s'il n'a plus d' bien à faire,
En honnête homme pourra goûter l' plaisir !
Oui, l' prince alors pourra se divertir.

BAROTO, à part. Ma foi, tant pis ! V'là comme j'entends l'intérin, moi... et je crois que c'est pas dans c'moment-ci que je joue l' plus mal mon rôle d'Altesse. J'aime mieux ça que l' baise-main.

UN LAQUAIS, annonçant. Mademoiselle Emilia Tringolini.

LE MARQUIS. Ah ! enfin !

BAROTO, à part. Allons bon ! encore une fleur d'un demi-siècle sans doute !.. Je fais un peu de bien, et pour récompense il m'arrive... (*Lu regardant.*) Ah ! mais non... c'est que c'est très-avenant ce qui m'arrive ! (*Au Marquis qui amène Emilia.*) A la bonne heure, marquis, voilà la fleur, comme je la com, rends !

LE MARQUIS. Que'le exquise galanterie !

BAROTO, baisant la main d'Emilia. Vous permettez ?

LE MARQUIS. Comment donc ! mais c'est trop d'honneur pour elle !

BAROTO. Oh ! pas tant que vous croyez, marquis.

LE MARQUIS. Par exemple !..

BAROTO. Non, franchement, elle mérite mieux.

LE MARQUIS. Ah ! monseigneur... (*Ras d'Emilia.*) Il est pris, j'en étais sûr !

BAROTO, à part. C'est qu'elle est vraiment très appétissante la petite Tringolini ! hom... ché gusto ! Si je n'étais pas altesse de contrebande !

LE MARQUIS. Monseigneur veut-il que la musique commence ?

BAROTO. Certainement, pourvu que mademoiselle Tringolini nous chante quelque chose.

LE MARQUIS. Elle chantera tout ce que vous voudrez, mon eigneur; et rien ne manquera à notre bonheur à tous, si Votre Altesse daignait joindre sa voix à la sienne dans un duo.

BAROTO. Un duo! quel duo?

LE MARQUIS. Celui de *Roméo et Juliette*, monseigneur. C'est ce qu'il y a de plus nouveau.

BAROTO. Ah! c'est nouveau... alors vous ne trouverez pas étonnant que je ne le connaisse pas.

LE MARQUIS. Bagatelle pour un grand musicien comme vous! Ne savons-nous pas que Votre Altesse chante tout à première vue?

BAROTO, à part. Ah! diable! me voilà pincé! (*Haut.*) Ainsi vous êtes bien sûr que je chante à première vue?

LE MARQUIS. J'ensuis intimement convaincu, monseigneur. Voilà votre partie. (*À Emilia.*) Voici la tienne... moi j'accompagne. (*Il va se placer au clavecin et Emilia le suit.*)

BAROTO. Qu'est-ce qu'il veut que je fasse de ce gribouillage-là! (*Il tourne la musique dans tous les sens. Il finit par s'asseoir, fait un rouleau de sa partie, et s'en sert pour battre la mesure sur son genou.*)

LE MARQUIS.

Silence! nous commençons.

LE CHŒUR.

Silence! nous écoutons,

(*Le Marquis paraît exécuter une ritournelle brillante.*)

EMILIA.

RICITATIF.

Vainement Roméo, la haine et la vengeance
S'efforcent chaque jour de désunir nos cœurs.
Ton amour sur mon âme a seul de la puissance,
Et du destin pour toi j'affronte les rigueurs!

BAROTO, *parté*. Ah! bravo! bravo! bravo!

LE MARQUIS, à Emilia. Eh bien?

EMILIA. Mais c'est à Son Altesse.

BAROTO, *se levant*. Ah! c'est à moi. (*Rouvrant sa musique.*) Voilà.

Chante pendant l'ouvrage,

Joli badigeonneur.

Ça donne du courage,

Ça réjouit le cœur!

Tous. Que signifie?

EMILIA. Mais, monseigneur...

BAROTO. Oh! pardon, pardon, c'est une distraction... Un air que j'ai entendu chanter ce matin par un jeune drôle...

LE MARQUIS. Ah! oui! par ce grand brailard... Et remarquez, mesdames, que mon-

seigneur ne l'a entendu qu'une fois.. Quelle mémoire! c'est-à-dire que c'est colossal!

BAROTO. Vous êtes bien bon... (*À Emilia.*) Vous disiez, mademoiselle?

EMILIA. Je disais que c'était à vous de partir en ré majeur, monseigneur.

BAROTO. En ré majeur?...

LE MARQUIS. Avec deux dièses à la clef.

EMILIA. Oui, monseigneur. (*Lui montrant sa musique.*) Tenez, voyez plutôt... Là... après cette phrase de Juliette: *Je brave les rigueurs*! c'est Roméo qui reprend: *Ame de ma vie!*

BAROTO. Ah! Roméo... sans doute, c'est Roméo en ré majeur, qui reprend: *Ame de ma vie*, avec deux baises... Certainement, il ne s'agit que de s'entendre... c'est que... aujourd'hui, j'ai... j'ai... quelque chose dans...

LE MARQUIS. Dans la voix?

BAROTO. Non, dans les yeux... et pour la première vue, vous concevez, ça gêne... Enfin, c'est égal, j'es aierai, mais je demande de l'indulgence... Y êtes-vous, marquis?

LE MARQUIS. Oui, monseigneur. (*Baroto fait mine de commencer, étend le bras, et ouvre la bouche. Tout le monde écoute.*)

BAROTO. Eh! ben, non. Tenez, voulez-vous que je vous dise... ça me paraît un peu triste, vot' duo... j'aime la musique gaie, moi... D'ailleurs, je préfère que vous chantiez seule... ça contentera tout le monde, j'en suis sûr, et décidément, ça me sera plus commode.

EMILIA. Que désirez-vous que je chante, mon-eigneur?

BAROTO. Mon Dieu! la première chose venue... Tenez, par exemple, ce petit morceau de cet opéra bouffe... Comment l'appellez-vous donc, maquis? Le...

LE MARQUIS. Le...

BAROTO. Non, la...

LE MARQUIS. La...

BAROTO. Non, c'est plutôt Les...

LE MARQUIS. Les... Je ne sais pas, monseigneur.

BAROTO. Si fait, si fait.

LE MARQUIS. Vous croyez?

BAROTO. Vous ne connaissez que ça... Au surplus, qu'importe? que mademoiselle nous chante ce qui lui plaira le mieux, ça nous plaira certainement encore bien plus à nous...

LE MARQUIS, *bas à Emilia*. Entends-tu?... ça marche! ça marche.

EMILIA. Si je disais ma sicilienne, mon oncle?

LE MARQUIS. C'est ça, oui, dis ta sicilienne.

BAROTO, *allant se rasseoir*. Va donc pour la sicilienne ! Quand vous voudrez, sirène... je suis tout oreilles.

EMILIA.

Air : *Nouveau de M. Oray.*

Ninetta, perle de Sicile,
Viens à bord, l'onde est tranquille ;
Viens respirer l'air frais et pur,
Qui de nos flots ride l'azur

Ne sois pas rebelle,
Viens, Nina, la belle,
Sur la balancelle
Du galant patron.
Quand l'amour fidèle
Aujourd'hui t'appelle,
Ne sois pas cruelle,
Et ne lui dis pas non.
Car si tu disais non,
Il perdrait la raison ;
Ah ! ne lui pas non,
Non !

Il écoute et n'entend qu'un son :
C'est l'écho qui répond et lui dit : non !
Tra, la, la, la !

BAROTO, LE MARQUIS ET LE CHŒUR.

Bravo ! bravo ! C'est enchanteur !
On ne chante pas mieux, d'honneur !

LE MARQUIS, à qui Beppo est venu parler.
Mon-eigneur, au jardin,
Tout est prêt pour la joute.
Y viendrez-vous ?

BAROTO.

Qui moi ? sans doute,

Si notre charmante syrène,
Pour y marcher en reine,
Veut accepter ma main.

LE MARQUIS, bas à sa nièce
C'est fini ! Ton triomphe est certain !

ENSEMBLE FINAL.

BAROTO.

Ça va bien j'espère :
Chacun à me plaire
Met tout son bonheur,
Oui, pour moi leur âme
De zèle s'enflamme !
J'en ris de bon cœur.

LE MARQUIS.

Il t'aime, ma chère,
Ta voix si légère
A touché son cœur.
Son regard de flamme
Ici de son âme
A trahi l'ardeur !

EMILIA.

Mon oncle a beau faire,
Je ne compte guère
Plaire à Monseigneur.
Car d'une autre flamme
Sans doute son âme
A senti l'ardeur !

LE CHŒUR.

Il a tout pour plaire :
Et grâce légère
Et noble grandeur !
Son regard de flamme
Nous peint bien son âme.
Vive monseigneur !

Baroto remonte la scène donnant la main à Emilia se balançant avec affectation et saluant de la tête à droite et à gauche. Les deux autres font de grandes révérences et les courtisanes saluent très-bas, en poussant un dernier cri de Vive monseigneur !

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente une salle de verdure dans le jardin du marquis ; tout autour sont des portes taillées dans la charmille. Au fond, entrée principale ; à droite et à gauche de l'acteur, une table et des chaises de jardin.

SCÈNE PREMIÈRE.

EMILIA, seule.

En vérité, si je n'avais pas acquis de nouveau la certitude que c'est bien le prince héréditaire qui est arrivé ici cette nuit, je croirais mon pauvre oncle victime de quelque mystification. A chaque instant, en effet, le ton et les manières de Son Altesse feraient douter de son rang. Mais du moins, à travers ses singularités, on reconnaît toujours une nature bonne et généreuse ; c'est là l'essentiel. Ce qu'il y a de mortifiant pour mon oncle,

par exemple, c'est que malgré toutes ses coquetteries diplomatiques, notre futur souverain ne paraît nullement disposé à relever en ma personne l'antique splendeur de notre maison. Il est très-galant, galant jusqu'à la trivialité quelquefois, mais rien de plus, heureusement.

Air des *Hirondelles*. (Grisot.)

Rêvant pour moi l'éclat du rang suprême,
Mon oncle ici n'y voit que mon bonheur ;
Et cependant un brillant diadème
N'apporte, hélas ! souvent que la douleur !
Paolo, pour moi, ta tendresse
Vaut cent fois grandeur et richesse !

Mon seul vœu, c'est ton prompt retour,
 Mon trésor, ton amour ! (Bis.)
 Oui, mon seul trésor est ton amour !

SCÈNE II.

ÉMILIA, BEPPO.

BEPPO. Mademoiselle, il y a là une jeune dame qui demande à vous parler.

ÉMILIA. A moi ?

BEPPO. Oui, mademoiselle, une jeune dame richement parée, et le visage couvert d'un voile, dont elle s'enveloppe avec soin.

ÉMILIA. Que signifie ce mystère ? Fais-la venir.

BEPPO. Elle m'a suivi. Elle est là tout près. *(Il va à une des portes de droite de la salle de verdure, et fait signe à Carlina d'entrer. Emilia lui fait une révérence. Carina va lever son voile, mais aperçoit Beppo qui regarde, et s'arrête.)*

ÉMILIA. Retirez-vous, Beppo. *(Il sort.)*

SCÈNE III.

ÉMILIA, CARLINA.

ÉMILIA. Maintenant, vous n'avez plus à craindre d'indiscrétion. Veuillez donc me dire, madame, ce qui me procure l'honneur...

CARLINA. Oh ! pas tant d'politesse, allez, madame... *(Otant son voile.)* Ce n'est que moi.

ÉMILIA. Carlina !

CARLINA. Oui, votre ancienne couturière, qui vous demande bien pardon de vous avoir laissé faire une si belle révérence... J'en étais toute honteuse, vrai.

ÉMILIA. Remets-toi, va, on, et dis-moi vite ce qui t'amène.

CARLINA. Le souvenir de vot' boné, madame. Je m'suis dit : elle sera ma protectrice, elle ne me repoussera pas.

ÉMILIA. Non, sans doute ; mais de quelle protection peux-tu avoir besoin, toi que je revois sous de si riches habits ?

CARLINA. Oh ! quant à ça, je n'avais pas l'choix... Il a bien fallu les mettre, faute de mieux.

ÉMILIA. Je ne puis comprendre...

CARLINA. Pardine ! Moi, à qui c'est arrivé, c'est tout au plus si je le comprends moi-même... Une longue histoire, allez, madame, et une bien terrible !

ÉMILIA. Explique-toi.

CARLINA. Il faut que vous sachiez d'abord, madame, que j'avais un sentiment... Oh ! en tout bien tout honneur, pour un brave garçon, nommé Baroto.

ÉMILIA. Baroto !

CARLINA. Un nom ben gentil, n'est-ce pas ? comme celui qui le porte... un peintre distingué... dans son genre.

ÉMILIA. Un peintre ?

CARLINA. Oui, en bâtements... ce qui s'appelle un vrai artiste. Nous devions nous marier dès que nous aurions amassé de quoi monter not' petit ménage, et afin d'y parvenir plus vite... parce que je n' le cache pas, j'étais aussi pressée que lui... j'avais pris le parti de quitter la couture en chambre, et de me placer dans un beau magasin de Forli, où je gagnais l'double et où je m' perfectionnais dans les modes... un métier d'or, tous les avantages... *(Pleurant.)* Ah ! madame !...

ÉMILIA. Pourquoi donc pleurer ? Jusqu'ici je ne vois rien que de très-bien, de très-heureux.

CARLINA. Sans doute... si dans ces magasins-là il n'y avait pas aussi le chapitre des courses... qui devient presque toujours celui... des accidents.

ÉMILIA. Ah ! et il t'est arrivé ?

CARLINA. Une course à faire, oui, madame... et c'qui s'en suit. Écoutez, tenez, ça vous l'a fiévir.

Air : *Un peu d'aide au bon Dieu.* *(Paul Henrion.)*

Un soir, sortant d' la boutique,
 J' m'en allais chez un' pratique
 Reporter un beau bonnet.
 Un jeune homme au regard tendre
 Me suppliait de l'entendre,
 Et de très-près me suivait.
 Bientôt il saisit ma main
 Et veut m' faire changer d' chemin.
 La garde pass', je l'appelle !
 Il fuit alors devant elle,
 Et ceul' fois, mademoiselle,
 J' en suis quitte pour la peur.
 Pour fille sage et fidèle,
 N'est-ce pas avoir du malheur ?

ÉMILIA. Du malheur ? mais non, puisque tu fus sauvée.

CARLINA. Oui, ce jour-là. Mais comme on dit : les jours se suivent mais ne se ressemblent pas... et les nuits non plus... Vous allez voir.

Même air.

Le lend'main, toute guill'rette,
 J' m'en r'tournais à ma chambrette,
 Quand dans l'ombre, près de moi,
 Deux hommes masqués se glissent,
 Malgré mes cris me saisissent
 Et m'emportent morte d'effroi !
 Lorsque je rouvre les yeux,
 J' vois un palais merveilleux,
 Où partout l'or étincelle !

Si tu n' veux pas être rebelle,
Tout sera pour toi, ma belle,
M' dit alors un beau seigneur !
Ah ! convenez-en, mam'zelle,
C'est avoir bien du malheur.

ÉMILIA. Pauvre Carlina !... Mais tu as tout refusé de cet infâme ravisseur, n'est-ce pas ?

CARLINA. Oh ! sans doute, mam'zelle... Et il y a-ait du mérite, allez... Car il était très-bel homme, l'infâme ! et si prévenant, si doux ! Mais c'est égal, je n'ai pas oublié mon Baroto un seul instant par lui, et aussitôt que j'ai pu, je m'suis échappée.

ÉMILIA. Par quel moyen ?

CARLINA. Mon bel inconnu, qui venait tous les jours au château où j'étais enfermée, avait manqué hier pour la première fois, et j'eus l'air du trouble, de l'inquiétude parmi ceux qui m'gardaient en son absence. Mon parti fut bien-ôt pris, et profitant du désordre où je les voyais, ce matin, au point du jour, par la petite porte du parc... Ah ! comme le cœur me battait quand je m'avis seule à ravers et aups... ne sachant où aller... dans cette riche toilette... la plus simple, ourtant de toutes celles qu'on me donnait... Par bonheur, une pauvre vieille femme m'a indiqué l'chemin de vot'château... Ça m'a rendu courage... je m'suis mise à courir alors, sans hésiter, à la grâce de Dieu, satisfaisant de moi, confiante en vous, et me voilà.

ÉMILIA. Tu as très-bien fait, mon enfant. Tu resteras près de moi. Le prince héritaire t'écrit ; tu lui demanderas justice de ton ravisseur. Justement, il vient de ce côté... je vais te présenter.

CARLINA. Moi, présentée à un prince !... J'n'usurai seulement pas le regarder.

ÉMILIA. Pourquoi donc ?... Le voilà !

CARLINA. Ah ! mon Dieu ! (*Elle recule tremblante dans un coin du théâtre, et se cache derrière un piédestal, les yeux baissés. Emilia l'a suivie et cherche à la rassurer.*)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, BAROTO, LE MARQUIS, LAQUAIS.

BAROTO, allant s'asseoir à droite. Assez d'promenade, marquis, assez d'promenade !... je m'en puis plus !

LE MARQUIS. Ah ! mon Dieu ! est-ce que monseigneur serait indisposé ?

BAROTO. Indisposé, non... disposé au contraire, très-bien disposé même... à dîner le plus tôt possible !... car j'ai une faim de crocodile... pour le moins !

LE MARQUIS. Je vais donc donner ordre de presser le service.

BAROTO. C'est ça, oui, faites presser beaucoup, et songez l'menu surtout... je daignerai y faire honneur.

LE MARQUIS, s'inclinant. Oui, monseigneur (*Il va donner des ordres dans le fond. Les laquais s'éloignent*)

BAROTO, à part. Ça continue à marcher très-bien... D'ime trouven tous superbe !... et moi-même, il y a des moments où en les voyant si plais, je sus tout pres d'croire...

ÉMILIA, qui s'est approchée. Monseigneur...

BAROTO. Ah ! c'est vous, divine syrène... nous vous retrouvons donc enfin !

ÉMILIA. J'allais vous rejoindre, monseigneur, pour vous présenter...

BAROTO. Qui ?

ÉMILIA. Une jeune fille à qui j'ai promis votre protection, et qui est bien à plaindre.

BAROTO. Eh bien, mais nous la plaindrons, chère belle, nous la plaindrons... pourvu qu'elle soit un peu gentille pourtant, car sans ça... Et où est-elle cette petite ?

ÉMILIA. Là, monseigneur.

LE MARQUIS, redescendant. Qu'y a-t-il ? qu'y a-t-il ?

BAROTO. Rien de votre compétence, marquis : c'est une jeune fille... pour laquelle votre aimable nièce réclame ma protection.

LE MARQUIS, à part. L'imprudente !

BAROTO. Je ne sais pas encore c'qui lui est arrivé, mais c'est égal, je m'y intéressé de a beaucoup... à cause de sa jolie protection.

LE MARQUIS, à part. Ah ! voilà qui me rassure.

ÉMILIA. La pauvre enfant a été enlevée, et retenue prisonnière, pendant quinze jours, dans le château de son ravisseur. Elle vient implorer aujourd'hui la justice de Votre Altesse.

BAROTO. Enlevée !... quinze jours !... Tiens, mais c'est tout comme...

LE MARQUIS. Comme quoi, monseigneur ?

BAROTO. Ça ne vous regarde pas, taisez-vous.

LE MARQUIS, s'inclinant. Oui, monseigneur.

BAROTO. Voyons, qu'elle vienne vite cette petite ! que je sache au juste à quoi m'en tenir sur son compte. (*À part.*) Je crois que j'ai des éblouissements.

ÉMILIA, prenant par la main Carlina qui se détourne toujours et baisse les yeux.

Air : Trio de Michel et Christiana.

Du priez, la bonté, ma chère,
Ici, bientôt le vengera
D'un ravisseur trop téméraire !

Viens donc sans crainte, Carlina.

BAROTO, reconnaissant *Carlina* et se détournant aussitôt.

Carlina !

LE MARQUIS,

Qu'est-ce ?

BAROTO,

Allez au diable !

LE MARQUIS,

Plait-il ?

BAROTO, à part.

La v'là donc, le coupable !

Mais d'où lui vient c' riche habill'ment ?

Ah ! mon affaire est clair' maintenant !

ENSEMBLE,

Quelle rencontre inattendue !

D'où revient-elle ainsi vêtue ?

C'est la preuve de son déshonneur !

Ah ! de fureur j' sens battre mon cœur.

LE MARQUIS,

Quelle rencontre inattendue !

Une marière ainsi vêtue !

D'où lui vient donc cette splendeur ?

Je n'y comprends rien sur l'honneur.

EMILIA,

Enfant, pourquoi paraître émue,

Et trembler encore à sa vue ?

Parle sans crainte à monseigneur ;

Ton seul espoir est dans son cœur !

CARLINA,

Ah ! combien mon âme est émue !

Je n'os' pas affronter sa vue !

Qui moi, parler à monseigneur !

Oh ! non, vraiment, non j'ai trop peur !

LE MARQUIS, à *Baroto*.

Ma nièce eut grand tort vraiment

D'oser ici...

À *Carlina*,

Sortez, petite !

BAROTO,

Non... c'est à vous d' sortir.

LE MARQUIS,

Comment ?

BAROTO,

Oui, de vot' zèle je vous tiens quitte.

Faut qu'avec ell' seul en ces lieux,

Je l'interroge... allez ! je l' veux !

ENSEMBLE,

Tâchons ici de me contraindre,

Pour savoir si je dois la plaindre,

Ou maudire son manqué de foi,

D'avanc' mon cœur tremble d'effroi.

LE MARQUIS,

Il faut céder et nous contraindre ;

Car cet entretien n'est à craindre,

Malgré tout, ici, je le croi,

Ni pour *Emilia*, ni pour moi.

EMILIA,

Adieu, tu n'as plus rien à craindre ;

Son cœur loyal saura te plaindre.

Il est juste et bon, je le croi ;

J'espère donc en lui, pour toi !

CARLINA,

À lui parler pourquoi m' contraindre ?

J' sais bien que je n'ai rien à craindre

Et pourtant ici, malgré moi,

Mon cœur encor tremble d'effroi.

Le Marquis et Emilia sortent par le fond.

SCENE V.

BAROTO, **CARLINA**.

BAROTO, à part. Ah ! enfin, nous v'là seuls !... Tâchons qu'elle ne me reconnaisse pas... c'est le seul moyen de lui faire avouer toute la vérité... et Dieu sait ce que ça va être !... Il se passe tant de choses en quinze jours... J'en ai le frisson d'avance ! (*Il va s'asseoir près de la table.*)

CARLINA, à part. S'il ne me dit rien, j'n'oserai jamais lui parler la première, puisque j'n'ai pas même le courage de le regarder.

BAROTO, se cachant avec son mouchoir. Hum ! hum ! hum !

CARLINA, reculant effrayée. Ah ! mon Dieu !

BAROTO, déguisant sa voix. Approchez, petite, approchez.

CARLINA, sans lever les yeux. Oui, monseigneur.

BAROTO. Pas si près... là... là... à distance respectueuse, ma chère. — Ah ça ! maintenant, défiler moi vot' chapelet, et surtout soyez d'bonne foi, p's un grain de moins, car si vous n' rompiez !...

CARLINA. Oh ! non, non, monseigneur, j'vous l'promets. J'vous parlerai comme au bon Dieu, ou à un d'ses anges ; car vous d'vez en être un.

BAROTO. Moi ?... c'est possible... je n'vous contrarierai pas là d'sus, car... j'en ai entendu bien d'autres depuis c'matin... mais c'est pas d'ça qu'il s'agit : vous prétendez qu'on vous a enlevée... c'est bientôt dit ; mais il faut savoir si vous n'avez pas encouragé le ravisseur par des coquetteries, des coiffades, des sourires agaçants... enfin par toutes ces jolies petites mines cajoleuses, à l'usage des jeunes filles... et des modistes surtout.

CARLINA. Par exemple !... Mais si je l'aurais encouragé, monseigneur, aurait-il eu besoin de m'enlever ?

BAROTO. C'est assez juste... Voyons... autre chose : Une fois en son pouvoir, qu'est-ce qui s'est passé ?

CARLINA. On vous l'a dit, monseigneur, il s'est passé quinze jours.

BAROTO, *à part*. Je ne le sais que trop !
(*Haut.*) Je veux dire, pendant ces quinze
jours, à quoi le temps a-t-il été employé.

CARLINA. A mille choses...

BAROTO. Mille ! c'est beaucoup... pour
quinze jours.

CARLINA. Des promenades, des collations,
des surprises de toute espèce... Il me priait
de lui chanter les refrains du pays... il
les répétait avec moi, et disait que j'avais une
voix de sauvette.

BAROTO, *à part*. Vil flatteur, va ! (*Haut.*)
Après... après...

CARLINA. On me faisait essayer tous les
jours des robes, des parures nouvelles... et
chaque fois, il me trouvait plus à son goût.

BAROTO, *à part*. Scélérat !... (*Haut.*) C'est
très-bien pour le jour, tout ça... mais... le
soir ?

CARLINA. Le soir, il s'en allait.

BAROTO, *à part*. L'imbécille !

CARLINA. Vous dites ?

BAROTO. Rien... Et il s'en allait ainsi...
tous les soirs ?

CARLINA. Tous les soirs.

BAROTO, *à part*. Ah ! je respire un peu !
(*Haut.*) Mais peut-être... il habitait une
chambre voisine.

CARLINA. Non, non, on venait toujours le
chercher... Il ne passait jamais la nuit au
château.

BAROTO. Jamais ? (*À part.*) Je respire
tout à fait. (*Haut.*) Ainsi donc, à ce compte-
là, vous n'auriez absolument que... l'enlève-
ment à lui redonner ? rien de plus ?

CARLINA. Mais c'est déjà bien assez ! moi,
qui en aimais un autre, et qui allais me mar-
rier... un bien joli garçon, allez ! et si bon, si
franc, si aimable !

BAROTO. Vous trouvez. (*À part.*) C'est
agréable tout de même d'entendre comme ça
ses vérités incognito.

CARLINA. Maintenant, il n'voudra plus
d'moi, ben sûr !...

Air : Je suis né, natif de Ferrare.

J'aurai beau lui jurer qu' mon âme
De l'autre a repoussé la flamme,
Et que pendant ces quinze grands jours,
A lui seul j'ai rêvé toujours,
A quell's preuves puis-je avoir recours ?
Après une absence aussi touchée,
Il n' voudra rien croire de ma bouche :
On a tant de peine déjà,
A s' faire croire, quand on reste là !

BAROTO, *se levant vivement*. Sois tranquille,
ma Carlinetie, il te croira, c'est moi qui te le
dis !

CARLINA. Qu'entends-je !... cette voix !...
Baroto !

BAROTO. Moi-même, et bien heureux, va !...
Tiens ! (*Il l'embrasse.*)

CARLINA. J'vais m'trouver mal !

BAROTO. C'est inutile, nous n'avons pas le
temps.

CARLINA. Ah ça ! mais toi ici... en prince !...
comment se fait-il ?... Est-ce qu'on t'a enlevé
aussi ?

BAROTO. Non, c'est autre chose... Je t'ex-
pliquerai tout plus tard. (*Il recommence à
l'embrasser.*)

CARLINA. Eh ben ! qu'est-c' que tu fais
donc ?

BAROTO. J'paye l'arriéré, laisse-moi faire.

CARLINA. T'as-donc l'temps pour ça ?

BAROTO. Ah ! mais non, au fait, ce serait
trop long ; un arriéré de quinze jours ! Pen-
sons au plus pressé. Puisque ton ravisseur en
est resté avec toi à l'article enlèvement, bien
sûr il voudra recommencer, pour passer...
à un autre article. V'là c'qu'il faut empêcher,
et j'espère que celui pour qui j'exerce ici, et
qui va s'en venir bienôt sans doute, m'en don-
nera les moyens. Voyons, comment s'appelle
ton geusard ?

CARLINA. Je n'sais pas son nom... mais
par précaution, et pour le faire reconnaître
en cas d'besoin, de tous les cadeaux qu'il m'a
faits, j'n'ai emporté qu'un portrait, qu'il a
aissé sur ma toilette !

BAROTO, *prenant le portrait*. Donne
vite. Voyons... Miséricorde !

CARLINA. Quoi ?

BAROTO. Le vrai prince !... celui que je
remplace aujourd'hui... et qui avait voulu
prendre les d'vants sur moi, à c'qu'il par-t...
Ah ! mais minute, ceci change bien la thèse :
il ne faut plus l'attendre.

CARLINA. Sans doute.

BAROTO. Dès cette nuit, nous filerons tout
deux.

CARLINA. Pourquoi pas tout de suite ?

BAROTO. Ah ! c'est que j'ai besoin de pren-
dre encore bien des ménagements, des pré-
cautions !... On me dorlotte, on me respecte
beaucoup ici, tout en me gardant à vue, par-
c'qu'on me prend pour lui... mais si on dé-
couvrirait que je ne suis... que moi, au lieu
d'égards et de respects, j'pourrais bien têter
du cachot et de la bastonnade... et pis qu'ça
peut-être encore !

CARLINA. Bonté divine!

BAROTO. Nous attendrons donc qu'ils dorment tous... alors nous mettrons bas ces beaux habits qui nous vont aussi mal à l'un qu'à l'autre, et en route!

CARLINA. C'est ça, oui.

BAROTO. Mais ne regretteras-tu pas un peu, toi, toutes ces friantes fanfreluches?

CARLINA. Moi? Et pourquoi donc?

AIR: *L'amoureux de Berthe.* (Etienne Arnaud.)

Qu'ai je besoin d'un rich'toilette?
J'n'en avais pas quand ton amour
M'découvrit dans ma p'tit' chambrette...
Te souviens-tu de ce beau jour?
Un fleur des champs dans ma chevelure,
Un petit' croix, qui pendait là,
Composaient toute ma parure,
Et sans voir autr' chos' que cela,
Mon Baroto pourtant m'aima!
Ah! crois-moi, pour trésor,
Je ne veux qu'ta tendresse!
Et qu'elle augment' sans cesse,
Pour m'enrichir cœur!
Que ton âme à la mienne,
Sans partage appartienne!

Tou cœur là sur mon cœur, et toujours ma main dans
Pour être bien heureuse, oui dà, [la tiens-tu!]
Que me faut-il de plus que ça?

Pendant la ritournelle, ils font quelques passes, après lesquelles Baroto embrasse Carlina.

CARLINA. Ah ça, et toi, tu ne r'gréteras pas non plus la principauté?

BAROTO. Moi? l'plus souvent!

MÊME AIR.

Dès demain, je r'tourne à l'ouvrage.
Je r'jou'd'la brosse avec ardeur;
Et je r'edis pour prendr' courage,
Mon vieux refrain d'badigeonneur.
De mon atesse à la détrempe
Je laiss' là les brillants hochets;
Par le travail je me retrempe,
En quittant tous ces plats valets;
Ja redeviens homm' comme je l'étais.
Puis bientôt, mon trésor,
Dieu bénit notre flamme;
Tu deviens ma p'tit' femme,
Et j'l'aime plus encor!
Alors la journée faite,
Dans la même chambrette.

Tou cœur là sur mon cœur, et sur l'même oreiller,
[tête-à-tête.]

Pour être bien heureux, oui dà,
Que me faut-il de plus que ça?

Mêmes passes pendant la ritournelle, et nouveau baiser à la fin.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, à part. Que vois-je?... Son

Altresse qui embrasse cette petite roturière!...
Oh!... Dieu me pardonne, il va recommencer.
(*Il toussé.*) Hein! hein! hein!

CARLINA, se dégageant. Quelqu'un!

BAROTO. Reste donc. Est-ce que j'n'ai pas l'droit d' t'embrasser?

CARLINA. Oui, si tu n'étais que toi, mais...

BAROTO. C'est vrai: j'étais si heureux qu'j'oubliais qu'j'étais prince.

LE MARQUIS, saluant. Monseigneur...

BAROTO, bas à Carlina. Ah! c' n'est que l' marquis... Tu vas voir comment je l'mène celui-là! (*Haut.*) Eh bien, qu'est-ce encore, mon cher? Qui vas amène quand je suis occupé à recevoir les plaintes de l'innocence? Pourquoi interrompez-vous le cours... de ma justice?

LE MARQUIS, à part. Il appelle cela sa justice!

CARLINA. A-t-il de laplomb!

LE MARQUIS. Pardon, monseigneur... Certainement, je n'aurais pas osé me permettre d'i'trompre le cours... de votre justice, sans l'arrivée du comte de Mirafiora, envoyé extraordinaire de votre auguste père, qui demande à être introduit immédiatement devant Votre Altresse.

CARLINA, bas. Ah! mon Dieu! dis donc, s'il est d'ta cour, il va te reconnaître.

BAROTO, de même. C'est-à-dire qu'il ne me reconnaîtra pas au contraire, voilà le diable! (*Haut.*) Ecoutez donc, marquis, est-ce qu'on ne pourrait pas le prier poliment cet envoyé de mon auguste père de r'passer plus tard... demain, par exemple... ou l'année prochaine?

LE MARQUIS. Impossible, monseigneur. Vous ne pouvez vous dispenser de le recevoir: ça ferait le plus mauvais effet.

BAROTO, à Carlina. Et si j'l'çois, ça en fera encore un bien pire!

LE MARQUIS. Les ordres du prince régnant sont trop formels pour que je puisse me dispenser de les suivre. Eloignez-vous donc, petite, et rejoignez ma nièce. (*à part.*) Avant une heure, à la porte! (*Haut.*) Maintenant, avec votre permission, monseigneur, je vais remplir mes fonctions de grand maître des cérémonies.

CARLINA, à part. Pauvre Baroto! que va-t-il devenir?

LE MARQUIS, la poussant vers la porte de droite. Mais sortez donc. (*Il va au fond faire signe au comte de Mirafiora d'approcher.*)

BAROTO. Si je sais comment me tirer de là!... Ah! si... c'est ça... oui, parfait! (*Il s'applique son mouchoir sur la joue et s'assied.*)

SCENE VII.

BAROTO, LE MARQUIS, LE COMTE
MIRAFLORA.

LE MARQUIS. Veuillez approcher, monsieur le comte. Monseigneur aura le plus grand plaisir à vous recevoir.

BAROTO, à part. Oui, il est jolî le plaisir !

LE COMTE, saluant. Monseigneur...

BAROTO. Oh !... ah !...

LE MARQUIS. Qu'est-ce donc ?

BAROTO. Ah !... oh !... Ne faites pas attention... ce n'est rien qu'une rage...

LE MARQUIS. Ah ! mon Dieu ! mais tout à l'heure, Votre Altesse était si bien !

BAROTO. C'est possible... mais à présent, je suis très-mal... (Oh ! là ! oh !)

LE MARQUIS. Cette douleur est donc venue bien subitement ?

BAROTO. Tout à fait... oh ! ah !...

LE MARQUIS. Une fluxion, un coup d'air peut-être ?

BAROTO. Oui, sur une dent creuse... oh !...

LE MARQUIS. Je vais sur-le-champ envoyer chercher un médecin... Beppo ! (*Beppo paraît à la porte du fond.*)

BAROTO, à part. Il n'me manquerait plus qu'ça ! (*Haut.*) Du tout, monseigneur, pas de médecin... ça m'est défendu... pour ma santé !

LE MARQUIS. Alors, nous appellerons un dentiste.

BAROTO. Un dentiste !

LE MARQUIS. Ma responsabilité ne me permet pas de m'en dispenser, monseigneur. Souvent une mauvaise dent, non extraite, peut causer de très-graves accidents... Mais rassurez-vous, notre opérateur est très habile: il vous enlèvera ça, en un tour de main, et sans douleur. Va vite le chercher, Beppo.

BEppo. Oui, monsieur le marquis. (*Il sort.*)

BAROTO, à part. Ah ça, décidément il en veut à ma mâchoire, c't'animal-là ! Il ne me tiendra pas quitte à moins d'une molaire !... Ma foi, j'aime mieux la reconnaissance, et...

LE COMTE. Ah ! monseigneur, combien il m'est pénible, lorsque j'ai l'honneur de paraître, pour la première fois, devant Votre Altesse...

BAROTO. Pish ! il ? ah ! c'est la première fois ! (*À part.*) Tout est sauvé alors ! (*Haut.*) Marquis ! marquis !

LE MARQUIS, revenant. Sans douleur, monseigneur, sans douleur.

BAROTO. Il ne s'agit plus de ça, du tout, du tout... ça va beaucoup de mieux... ça se passe.

LE MARQUIS. Est-il possible ?

BAROTO. Je crois même que c'est tout à fait passé.

LE MARQUIS. En êtes-vous bien sûr ?

BAROTO. Mais dame ! il me semble que si qu'iqu'un doit le savoir... Voilà c'qu'il y a d'bon avec moi, estimable envoyé, si ça vient vite, ça s'en va de même, comme vous voyez.

LE MARQUIS, bas au Comte. C'est étrange.

LE COMTE, de même. Si étrange, que j'ai beau avoir été prévenu par vous des singularités du prince, celle-ci va plus loin que je ne m'y attendais.

BAROTO. Ainsi, mon cher monsieur l'envoyé, asseyez-vous là sans façon, et allons au fait. Vous, monseigneur, mettez-vous ici, à ma droite; vous me considérez.

LE MARQUIS. Quel excès d'honneur !

BAROTO. Et faites bien attention surtout.

LE MARQUIS. Je ne perds pas un mot.

BAROTO. Voyons donc, maintenant, digne envoyé, qu'y a-t-il pour votre service ?

LE COMTE. Arrivé d'hier à la cour du prince votre père, je lui ai présenté des lettres de créance du duc de Ferrare, mon maître, avec mission de met tre un terme aux discordes qui depuis vingt ans ont vicié les deux états...

BAROTO. Ah ! il y a déjà si longtemps que ça ?

LE COMTE. Discordes dont il est inutile de vous retracer l'histoire.

BAROTO. Par bien ! j'la connais mieux que personne l'histoire... j'ai été bercé là-dedans... le marquis aussi... mais c'est égal, faites absolument comme si j'en savais pas le premier mot... parce que, comme on dit, qui n'entend qu'une cloche, n'entend...

LE MARQUIS. Qu'un son.

BAROTO. Qu'un son.

LE MARQUIS. Comme il raisonne !

BAROTO. Je suis prêt à vous entendre.

LE MARQUIS. Avec une impartialité !

LE COMTE. Eh bien, monseigneur, il existe entre le duc d'É de Ferrare et la principauté de Forlî un territoire contesté, source de haine et de guerre...

BAROTO. Suivez-vous, marquis ?

LE MARQUIS. Je suis, monseigneur.

LE COMTE. Placés près de Venise, nous sommes protégés par elle... De votre côté, le voisinage des États romains vous a donné leur alliance.

BAROTO. Ah ! le pape est de notre côté... alors nous sommes toujours sûrs d'avoir sa bénédiction... Eh ! mais, c'est déjà un avantage ça, n'est-ce pas, marquis ?

LE MARQUIS. Certainement, monseigneur... pour l'effet moral... Quel profond politique !

LE COMTE. Pour nous, Venise a ses vaisseaux, ses soldats...

BAROTO. Et nous donc, les soldats du pape! n'est-ce pas, marquis?

LE MARQUIS. C'est évident... De plus en plus profond!

LE COMTE. Mais monseigneur plaisante sans doute?

BAROTO. Vous croyez?... (*A part.*) J'aurai dit une bêtise.

LE COMTE. Que Votre Altesse songe aux conséquences d'une reprise d'hostilités. Pour les prévenir, toutes les bases d'un accord sont adoptées. Le duc de Ferrare donne à sa fille ses droits sur le territoire en litige; le prince votre père vous fait le même abandon. Dès lors vous concevez qu'il ne tient plus qu'à vous seul...

BAROTO. Certainement je l'conçois... du moment que l'affaire... est en litige... et que, de son côté, mon auguste père... adopte les bases... c'est clair, il n'y a pas le plus petit mot à dire. — C'est très-bien arrangé tout ça, mon cher ami... très-bien, très-bien, très-bien!... N'est-ce pas, marquis?

LE MARQUIS. J'ai compris la chose absolument comme vous, monseigneur.

BAROTO. Oui?... Eh ben! je vous en fais mon compliment... C'est très-bien de vot' part.

LE COMTE. Ainsi donc, monseigneur, le but de ma mission est rempli : vous consentez au mariage.

BAROTO, *se levant*. Au mariage?... (*Au Marquis.*) Il paraît que c'était un mariage.

LE MARQUIS, *à part*. Ah! si je l'avais su!

BAROTO. Pestel! Mais c'est grave ça, n'est-ce pas, marquis?

LE MARQUIS. Très-grave, monseigneur.

LE COMTE. Grave, oui; mais cela dénoue tout. Votre Altesse n'a qu'à mettre sa signature au bas de cet acte, préparé d'avance par l'ordre de son père, et elle sera libre à l'instant même.

BAROTO. Ah! pour être libre, il faut signer?... (*A part.*) Me voilà bien!

LE COMTE. Voici une plume, monseigneur.

BAROTO. Merci... ce n'est pas la plume qui m'embarrasse... N'est-ce pas, marquis?

LE MARQUIS, *à part*. Je saisis sa pensée.

BAROTO. Hein?

LE MARQUIS, *avec une finesse exagérée*. Tout ici dépend uniquement des dispositions de monseigneur.

BAROTO. Oh! ce ne sont pas non plus les dispositions qui me manquent, mais...

LE COMTE. Mais?...

LE MARQUIS. Mais?...

BAROTO. Mais c'est autre chose. (*A part.*) Au fait pourtant, une fois marié, ce mauvais sujet-là s'occuperait peut-être un peu moins des femmes et des maîtresses des autres... Oui, c'est ça. (*Haut.*) Écoutez, mes très chers, toute réflexion faite, je crois que le prince doit accepter le mariage... n'est-ce pas, marquis?

LE MARQUIS. Du moment que Votre Altesse le croit... il est clair... (*A part.*) Adieu, mon rêve!

LE COMTE. Voici la plume, monseigneur... C'est ici qu'il faut signer.

BAROTO. Signer... ah! oui, signer (*A part.*) Je n'y pensais déjà plus, moi, à la signature... Si au moins l'aut' m'avait laissé sa grille... Je n'peux pourtant pas aller leur dire... Comment faire?

LE MARQUIS. Il hésite derechef... ah! tout n'est pas désespéré!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, BEPPO.

BEPPO. Monseigneur! monseigneur!

BAROTO. Quoi?... (*A part.*) Il arrive à propos celui-là.

LE MARQUIS. Insolent! qui vous a donné l'audace de vous jeter ainsi au milieu d'une conférence diplomatique?

BEPPO. J'avais cru bien faire, monsieur le marquis.

LE MARQUIS. Bien faire, bien faire!... en dérangeant, en indisposant Son Altesse!

BAROTO. Vous vous trompez, marquis, il ne m'a ni dérangé ni indisposé... au contraire... Voyons, qu'est-ce qui l'amène?

BEPPO. Altesse, c'est qu'on vient d'arrêter un voleur.

LE MARQUIS. Eh bien! qu'on le pend, et laisse-nous tranquilles.

BEPPO. Mais c'est que c'est monseigneur lui-même qui a été volé dans votre propre maison.

LE MARQUIS. Dans mon loyal manoir! quelle audace! Et quel est le misérable?

BEPPO. Un de vos hadigeonneurs.

BAROTO. Qu'entends-je?

BEPPO. Craignant sans doute d'être poursuivi, il est entré dans une ferme à l'autre bout du village. Il a parlé d'acheter un cheval au prix qu'on en voudrait. Avec son costume, c'était déjà très-louche, lorsqu'il a tiré de sa poche une bourse pleine d'or au chiffre de Son Altesse... Alors on s'est emparé de lui, et on l'a arrêté.

BAROTO, *à part*. De mieux en mieux! La

prince arrêté, à présent ! Comment tout cela finira-t-il ?

SCENE IX.

LES MEMES, LE PRINCE, EMILIA, NOBLES, GARDES, VILLAGEOISES.

CHOEUR.

Air d'Haïté.

Marche, coquin, et n'attends pas de grâce !
Malgré ta ruse, enfin te voilà pris.
De ton larcin, de ta coupable audace,
Ici bientôt tu recevras le prix.

Pendant le chœur, le Prince se débat entre les mains de ceux qui le conduisent.

BAROTO, à part. Pauvre prince ! comme ils l'arrangent !

LE MARQUIS. Eh mais ! je ne me trompe pas... c'est notre grand braillard de ce matin... Approche, infâme gueux, et dis-nous ton nom.

LE PRINCE. Mon nom ?

LE MARQUIS. Oui, ton nom ; est-ce que tu ne le sais pas, par hasard ?

LE PRINCE. C'est que...

BAROTO, à part. Le fait est qu'il a oublié de me l'demander.

LE MARQUIS. Eh bien ! ce nom, le diras-tu enfin ?

LE PRINCE. Certainement... mais à monseigneur... pas à d'autres.

LE MARQUIS. Ah ! voilà qui est trop fort, par exemple !

BAROTO. Si c'est son idée... Dans sa position, marquis, nous pouvons bien lui passer cette fantaisie... Voyons, viens ici, faquin, et parle.

LE PRINCE. Oui, monseigneur. (*Bas.*) Comment t'appelles-tu ?

BAROTO, de même et vivement. Bernard Ignace Baroto.

LE PRINCE. Pas si vite donc.

LE MARQUIS. Eh bien ! monseigneur, vous l'a-t-il dit ?

LE PRINCE. Certainement.

BAROTO. Oui, marquis, il prétend qu'il se nomme Bernard.

LE PRINCE, répétant aussitôt. Bernard.

BAROTO. Ignace...

LE PRINCE. Ignace.

BAROTO. Baroto.

LE PRINCE. Baroto.

EMILIA, à part.

Baroto ! est-il possible... et cet homme est un voleur !... Pauvre Carlina !

LE MARQUIS. Maint-nant, monseigneur, je pense que ce que nous avons de mieux à

faire, c'est de le jeter au cachot, et de renvoyer le reste de l'interrogatoire après dîner. Gardes !

LE PRINCE. Le premier qui approche !

LE MARQUIS. Hein ?... Je crois qu'il s'insurge !

LE PRINCE, tirant Baroto à l'écart. Écoute. (*Haut.*) Laissez-nous.

LE MARQUIS. Plait-il ?

LE PRINCE. J'ai une révélation à faire à monseigneur.

LE MARQUIS. Une révélation ?

BAROTO. Puisqu'il vous le dit... laissez-nous. (*Le Prince et Baroto remontent et descendent la scène en causant bas. Baroto gesticule beaucoup et montre l'envoyé.*)

LE COMTE, au Marquis. N'expliquerez-vous enfin ce que tout cela signifie ?

LE MARQUIS. Assurément ; aussitôt que j'y aurai compris quelque chose moi-même, vous serez le premier... (*Voyant Baroto et le Prince redescendre.*) Chut !

LE PRINCE, bis. N'importe, je veux pouvoir m'éloigner à l'instant même. Fais donc ce que je t'ai dit, ou sinon !...

BAROTO, à part. Au fait, c'est ce qu'il y a de mieux pour qu'il ne revole pas Carlina... Marquis !

LE MARQUIS. Monseigneur ?

BAROTO. Vous allez donner bien vite la clef des champs à ce jeune drôle.

LE MARQUIS. La clef des champs à un voleur !

BAROTO. Ce n'est pas un voleur.

LE MARQUIS. Comment ?

BAROTO. La bourse était bien à lui.

LE MARQUIS. A lui ?

BAROTO. Sans doute, puisque j'la lui avais donnée... Toujours pour encourager les arts. J'avais oublié cela dans l' premier moment... mais il m'a très-bien rappelé la chose... Ainsi v'la qu'est dit, il n'a plus qu'à filer.

LE MARQUIS. C'est différent. On te dit de filer, maraud.

LE PRINCE. J'ai bien entendu ; mais avant, je voudrais savoir la bourse... que monseigneur m'a donnée.

LE MARQUIS. La bourse ?..

BAROTO. C'est juste... Il faut la lui rendre (*Le marquis la donne.*)

LE PRINCE. Merci, monseigneur. (*Il remonte la scène.*)

BAROTO. Il n'y a pas de quoi, bon voyage ! (*A part.*) Ah ! m'en v'la débarrassé enfin !

EMILIA, au prince. Un instant, mon ami,

vous ne partirez pas seul; j'ai une compagne à vous donner.

LE PRINCE. A moi ?

BAROTO. *à part.* De quoi s'mêlé-t-elle ?

ÉMÉLIA. *à Beppo.* Beppo !.. Qu'on appelle Carlina.

LE PRINCE. Carlina ! Carlina ici ! Est-il possible ! (*Il se lève vivement.*)

BAROTO, *à part.* Voilà l'houquet.

SCÈNE X.

LES MÈMES, CARLINA.

ÉMÉLIA. Viens, ma petite Carlina. Grâce à Son Altesse, celui que tu aimes est libre, et t'est rendu... (*Lui montrant le prince.*) Le voilà.

CARLINA. Qu'ai-je vu ? (*Elle recule effrayée.*)

LE MARQUIS. Allons, marouffe, emmène ta maï resse, et que tout ça finisse.

LE PRINCE. *allant vers Carlina.* Vraiment, je ne demande pas mieux.

CARLINA. *Se sauvant du côté de Baroto.* Laissez-moi, laissez-moi !

ÉMÉLIA. D'où peut le venir cette frayeur ?.. C'est bien là ton Baroto, pourtant.

CARLINA. Lui ?.. Mais du tout, c'est...

BAROTO. *bas à Carlina.* Laisse-moi faire. (*Haut en gagnant le milieu de la scène.*) D'après ce qu'il nous a dit, il faut bien croire que c'est un Baroto en effet; mais il paraît au moins que ce n'est pas ce ui là qui nous tient au cœur, n'est-ce pas, petite ?

CARLINA. Oh ! non, vraiment.

LE PRINCE, *à part.* Je suis joué !

BAROTO. Celui qu'elle aime ici, tenez, autant vaut vous le dire tout de suite, c'est moi.

LE MARQUIS. Quelle plaisanterie !

BAROTO. Ça vous étonne ça, marquis ? Il me semble pourtant... (*À Carlina.*) N'est-ce pas que c'est bien moi seul que tu aimes ?

CARLINA, *courant à lui.* Est-ce que je n'te l'ai pas assez dit ?

LE MARQUIS. Elle le tutoye ! quelle dépravation !

BAROTO. Vous l'avez entendue, tous. Il ne peut donc maintenant y avoir à cet égard de doute.. (*appuyant*) pour personne... Nous avons été francs tous les deux, et je crois que l'instant est venu pour tout le monde de faire comme nous.

LE COMTE. Ah ! c'en est trop ! un pareil affront fait à l'illustre prince-se de Ferriare en ma présence !.. C'est donc la guerre que vous voulez, prince ?.. Eh bien, soit : je reprends ce traité d'alliance.

LE PRINCE. Un traité ! voyons... (*Il le prend de la main du Comte.*)

LE MARQUIS. Quelle insolence !.. Gardes ! BAROTO. Laissez, laissez, je n'suis pas fâché d'avoir son avis là dessus.

LE MARQUIS. Mais...

BAROTO. Taisez-vous.

LE MARQUIS. *S'inclinant.* Oui monseigneur.

LE PRINCE. *à part après avoir parcouru le papier.* Allons, soyons sage, faute de mieux (*Haut.*) La plume.

BAROTO, *la lui donnant.* Voilà, voilà.

LE MARQUIS. Oh !

LE PRINCE. Je signe.

LE MARQUIS. Hein ?

LE COMTE, *essayant l'arrêter.* Ah ! ceci passe les bornes !

BAROTO. Ça ne passe rien du tout estimable envoyé; s'il signe, c'est qu'apparemment il a ses raisons pour ça... et pour vous prouver que cette fois l'affaire est bien conclue, tenez, mon cher, prenez le portrait du prince pour sa belle fiancée.

LE COMTE, *après avoir jeté les yeux sur le portrait.* Qu'ai-je vu... Est-il possible ?.. (*S'inclinant devant le Prince.*) Monseigneur...

TOUS, *s'inclinant du même côté.* Monseigneur !

ÉMÉLIA. Eh bien mon oncle, qu'est-ce que vous dites de cela ?

LE MARQUIS, *avec suffisance.* Je m'en doutais. (*À part.*) Quelle chute !

BAROTO. A présent, monseigneur, il ne m reste plus qu'à vous red-mander un veste et à vous rendre votre habit.

LE PRINCE. Non, garde-le, en souvenir de notre rencontre, des bonnes leçons que tu as données à tout le monde, et du bien que tu as fait, en le portant... car j'ai eu de tes nouvelles, et je suis content de toi...

BAROTO. Vrai ?.. Eh ben, moi aussi, à présent, j'suis content de Votre Altesse.

LE MARQUIS. Insolent !

BAROTO. Ah ! c'est donc moi qui suis l'insolent, à c't'heure ?

LE MARQUIS, *montrant le prince.* Mais dame !

LE PRINCE. Taisez-vous.

LE MARQUIS. *S'inclinant.* Oui, monseigneur.

LE PRINCE. Tiens, mon brave Badigeon premier, remets cette bourse dans ta poche gauche; ce sera la dot de Carlina. A toi le bonheur, mon garçon; à moi... la couronne. Tu ne donnerais pas ta part pour la mienne, n'est-ce pas ?

BAROTO, *prenant le bras de Carlina. Ma foi, non, par exemple !*

LE PRINCE. Et tu as bien raison !

Ain : *De la ronde du Badigeonneur.*

Sans redouter l'envie,
Joyeux badigeonneur,
Gagne gaiment ta vie
En brave travailleur.
Pour prix de ton courage,
Viendra l'amour,
Qui, chaque jour,
Dans ton petit ménage,
Souverain à son tour,
Tiendra sa cour,
Sa tendre cour !
Amour, indépendance,
Aù ! la naissance

Et l'opulence,

Le trône et la puissance

Ne valent pas ce bonheur-là ?

Oh ! non, non, rien ne vaut cela !

Il serre la main de Baroto, puis se retourne vers l'Ambassadeur.

Je suis à vous, monsieur le comte. Partons.

ENSEMBLE GÉNÉRAL ET FINAL.

Amour, indépendance, etc.

Pendant ce chœur, le prince remonte la scène avec le Comte, en saluant à droite et à gauche. Tout le monde s'incline; les gardes présentent les armes. La toile baisse sur ce tableau.

RONDE DES BADIGEONNEURS.

Chante pendant l'ouvrage,
Brave badigeonneur ;
Ça donne du courage,
Ça réjouit le cœur !
Dès que le jour commence,
Comme un oiseau, prends ton essor ;
Crimpe et chante en cadence :
La joie est un trésor,
Plus précieux qu' l'argent et l'or !
Tra, la, la, la, la, la, la,
Ah ! l'opulence
Et la puissance,
Tra, la, la, la, la, la, la,
Ne valent pas ce trésor-là.
Oh ! non, rien ne le vaut, oui-dà !

Du haut de ton échelle,
Ou de ta corde à nœuds,
Vois passer la sequelle
Des oisifs vaniteux...
Aucun de son partage,
Si beau qu'il soit, n'est satisfait.
Sur leur blême visage
L'ennui seul apparaît,
Et de l'envie y grav' le trait.
Tra, la, la, la, la, la, la,
V'la l'opulence
Et la puissance !...
Tra, la, la, la, la, la, la,
Oui, leur triste lot le voilà.
Ah ! l'travail vaut bien mieux, oui-dà !

Quand ta journée est faite,
Fatigué, mais content,
Tu t'installes, à ta chambrette,
Où l'vrai bonheur t'attend.
Ton souper est modeste ;

Mais le rich' de son grand couvert
Donn'ra't les plats, et l'este,
Pour le friand dessert
Que chaque soir l'amour te sert !
Tra, la, la, la, la, la, la,
Car l'opulence
Et la puissance,
Tra, la, la, la, la, la, la,
Ne valent pas ce dessert-là,
Et s'en passent souvent, oui-dà !

Des vanités de c'monde
Tu sais tous les secrets ;
Car chaque jour, à la ronde,
Tu les prins à grands traits.
Tout pass' si vite en France !...
Sainte devise, ou tier blason,
Royale résidence,
Palais d'la nation,
Tout doit tribut au badigeon !
Tra, la, la, la, la, la, la,
Oui, l'opulence
Et la puissance,
Tra, la, la, la, la, la, la,
Le badigeonneur pour tout ça
Devient peintre d'histoire, oui-dà !

Pendant qu'tu jou' d' la brosse,
Si près d'un malheureux
Des gens pass'nt en carrosse,
En détournant les yeux,
Vers ta pauvre s-blette
Sans attend' qu'il lève le main,
Laias' tomber de ta pochette
L' dernier sou sur l' chemin
Près de celui qui meurt de faim !...

Tra, la, la, la, la, la,
 Si l'opulence
 Et la puissance.
 Tra, la, la, la, la, la,
 Oubli', de s'donner c'bonheur-là,
 Toi, ne t'en prive pas, oui-dà !

Sans haine et sans envie,
 Aiment, chantant toujours,
 Conduis ainsi la vie
 Jusqu'à ses derniers jours.

Et pour le grand voyage,
 Quand sonnera l'heur' de partir,
 N'emporte, pour bagage,
 Que l'consolant sou'vir'
 D'un peu de bien, d'beaucoup d'plaisir !
 Tra, la, la, la, la, la,
 Ah ! l'opulence
 Et la puissance,
 Tra, la, la, la, la, la,
 N'ont pas souvent, à cette heur'-là,
 Un bagag' si léger, oui-dà !

FIN.

Bayerische
 Staatsbibliothek
 München